

vendredi 6 mai 1938  
dix-huitième année, n° 7

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

« La Cerisaie », drame de la destruction d'Anton Tchéhov  
L'Albanie et son Roi  
L'Agonie de Gretna  
En quelques lignes...  
Le jansénisme et sa condamnation  
Remarques sur « William ou la Comédie de l'Aventure »  
Politique yougoslave hier et aujourd'hui  
National-socialisme

Léopold LEVAUX  
O. FORST de BATTAGLIA  
Comte PEROVSKY  
\* \* \*  
E. Bern. ALLO, O. P.  
Robert POULET  
Roger de CRAON-POUSSY  
Comte Eugène de GRUNNE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

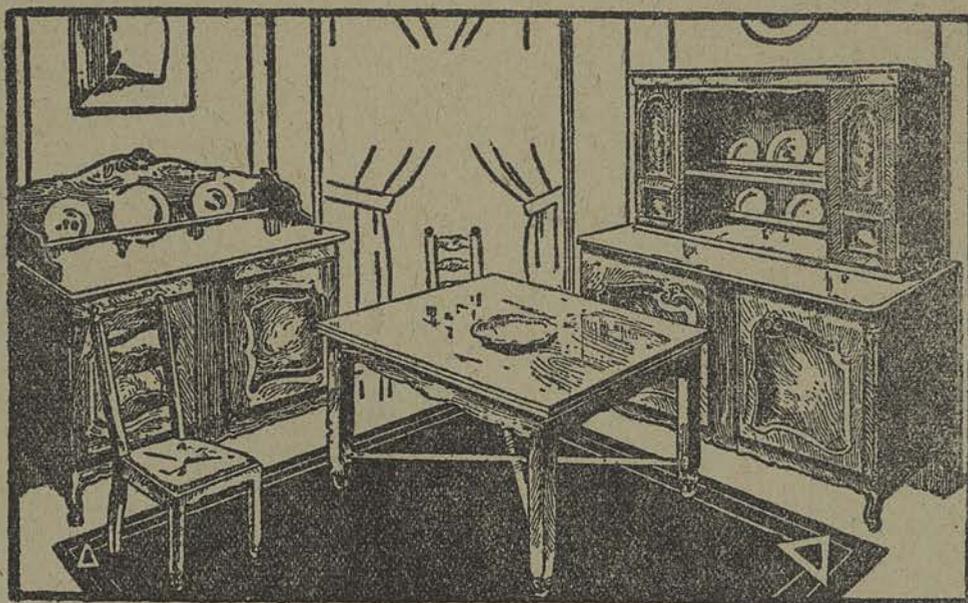
Compte-chèque postal 489,16

meubles  
d'art

bureaux et salles d'exposition  
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne  
style anglais  
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Le journal qui monte...

# LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.  
3 mois 25 fr.  
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE  
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

# SINGER

## 206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant  
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



## Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et  
très légères en Ciment armé  
formant Plafonds clairs et unis  
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 838      Téléphone 48.07.55      Compte Chèques Postaux : 118 84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge      En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,  
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES

consistantes  
et vaselines

## Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort  
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

# MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

## CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>TÉ</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France, Anvers

## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE À CHAUD

Société Métallurgique

## d'ENGHIEN S<sup>t</sup>-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS  
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS  
VOITURES — PIÈCES DE FORGE  
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

## LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post; 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et  
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.  
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine  
Prix sur demande.

## P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT, GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES  
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaers  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville  
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

## Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

TOUT POUR LA PEINTURE

## Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

**Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude**

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.**

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

**Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.**

TOUT CE QUI CONCERNE

## la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes  
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)  
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

**S<sup>rs</sup> G<sup>rs</sup> Havrenne frères**

Verres-Gobalateries-**JUMET**

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

**Céruse par procédé hollandais**

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

## Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

## SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-P. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

**Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée**

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

**ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE**

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à **SCLAIGNEAUX** —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique; Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — **PLOMB LAMINÉ** — **PLOMB TUYAUX** — **PLOMBES A SOELLER** — **SOUDURE D'ÉTAIN** — **PLOMB BRUT** en saumons — **SIPHONS ET OUVES EN PLOMB** — **LAINES ET FIL DE PLOMB** — **ACIDE SULFURIQUE**  
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Oadmlum électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

**D. L. C.**

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

## S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

**Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs  
pour toutes industries**

Système breveté **PIRLET-BRASSINE**. — Pièces de rechange  
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

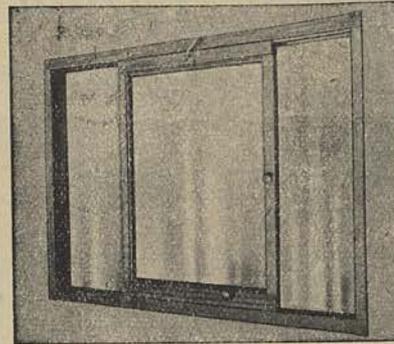
**PARACHÈVEMENT**

## Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

**SPÉCIALITÉS BREVETÉES**

Portes unies indéfor-  
mables **UNIMAS**  
Portes de garage « Éclips »  
Châssis guillotine  
Châssis coulissants  
Châssis standard



Catalogues, références  
et devis sans engagement  
189, avenue de la Reine  
Bruxelles Tél. 15.23.33

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

## R. & A. Meirschæert Frères

**Sapin du Nord et d'Amérique**  
**Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne**  
**Scierie & Raboterie mécaniques**

306-310, chaussée de Bruxelles, **MELLE (lez Gand)**

Livraison franco wagon  
franco camion à domicile

## TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute  
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —  
Enduit plastique à froid — **HYDROFUGE « RENSEC »**

**Jos. GOESSENS** Suc. de Gaston **PRADEZ**

(Licencié Technique)

**RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE**

Téléphone 204.61

## A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH  
84, rue de la Loi, **BRUXELLES**

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

**BÉTON ARMÉ**  
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

## Heylen - Courtois

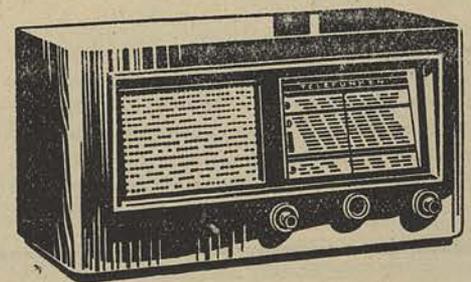
Ingénieur A. I. A.

**LE BÉTON ARMÉ**

dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

**CES NOUVEAUX  
TELEFUNKEN  
SONT VRAIMENT DES  
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»**



### SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction natu-  
relle. Détection exempte de distorsion par lampe diode.  
Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplifica-  
tion basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condens-  
sateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement  
élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'ac-  
cord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé.  
Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement  
métallique.



# TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

## Appareils Sanitaires

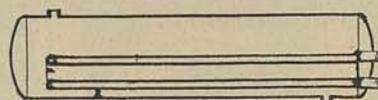
EN GROS

### R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.  
Métaux  
et tous accessoires pour installations sanitaires.  
Multiples références.

## BOILERS & RÉSERVOIRS



## LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

## BOUCHONS EN GROS CAPSULES EN TOUS GENRES

### Etabl<sup>ts</sup> Gaston BEGUIN

Fondés en 1889

H. DEQUENNE, successeur

Usine, Magasins et Bureaux : 26 et 26<sup>a</sup>, rue de Nimal  
Téléphone: Charleroi 611 MARCHIENNE-AU-PONT  
Chèques Postaux 148.837



## GUILLOTINE GRIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES  
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72  
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE  
Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret  
à qui n'a pas de  
"Fenêtre Grignet",

BOIS DU PAYS  
CONTREPLAQUÉS  
BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

Par wagon franco-gare  
dans toute la Belgique

## A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS

Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.06.61

## Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

### Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem  
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 493 — Bruxelles : 15.14.53.  
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

## Radiobell

"538"

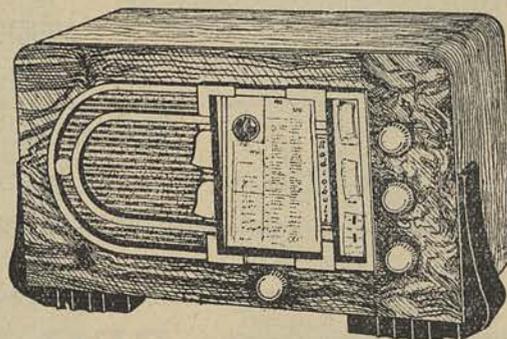
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE  
LE TABLEAU DE BORD  
SYNTONISATION VISUELLE  
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA

### Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

Pierres blanches  
Marbres - Granits  
Pierres reconstituées

A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S.A.  
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES  
de la lys  
Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin  
Société Anonyme Naamlouze Vennootschap  
Belgique Téléphone: Courtrai 629. België  
Compte chèque postal: 223.012. — Reg. du Com.: Courtrai 483

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

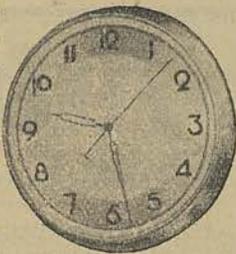
La Cérabric Fouquemberg

Brev. tée et déposée  
Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES  
Directeur: MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.  
SIX COLORIS DIFFÉRENTS  
Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique  
Géllivité nulle, porosité minime  
ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE  
Nombreuses références:  
Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux  
de la Dendre  
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS  
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS  
POUR MARBRERIE  
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS  
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

L'horloge électrique  
KIENZLE pour  
pensionnats, cou-  
vents, bureaux,  
cours, NE DOIT  
JAMAIS ÊTRE  
REMISE A  
L'HEURE car elle  
donne toujours  
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE  
électric  
précis  
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC  
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Pompes CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE  
Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

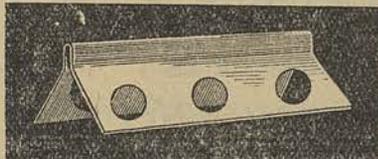
Spécialité de Pompes à très haut rende-  
ment - - Pompes pour tous liquides  
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à  
vide pour l'Industrie et les Laboratoires  
ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS: 31, RUE DE L'AVENIR, SCLESSIN  
Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE  
Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguettes  
Pliées - Rouleuses. — Couvercle — Grilles économiques —  
Para-Graisse



marques: « Chicane-Etoile »  
et « Gondole ».  
Fabrication Belge. — Breveté.  
« ENCASTRO »  
Profilé en tôle galvanisée  
pour la protection des angles  
de mur.

POÊLES  
GODIN

R. RABAUX & C<sup>ie</sup>

158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France  
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*

## Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES  
Pièces détachées

LES ATELIERS

## G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

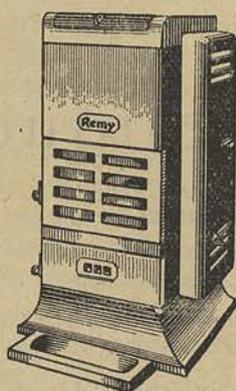
Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —  
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —  
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et  
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES  
de FANTAISIE et de RÉCLAME

## Le "REMY"

### FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti  
par des essais officiels aux  
Laboratoires des Arts et Mé-  
tiers à Paris

**89 %**

de rendement moyen

**UNIQUE**

Prix sans concurrence pour  
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

**COUVIN (Belgique)**

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES  
FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES  
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

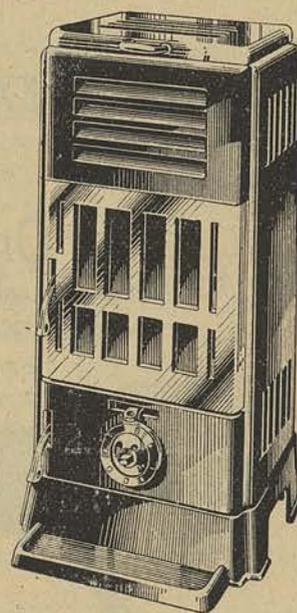
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

## Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
Royabelass

**BRUXELLES**

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

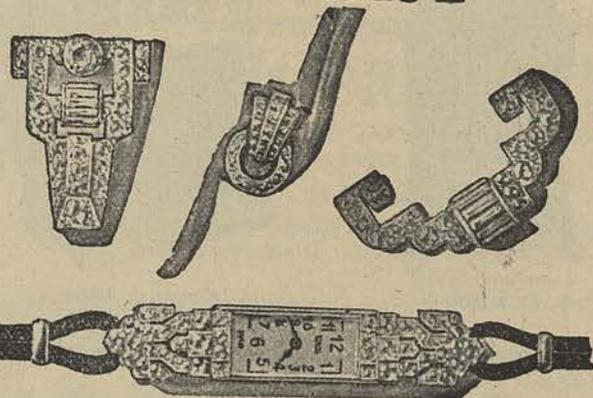
**SIMONET-DEANSCUTTER**

EXPERT.  
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

Pour réaliser  
**L'Action catholique**

par F. LELOTTE, S. J.

Avec une préface de M. Pierre HARMEL,  
Président général de l'A. C. J. B.

— In-12, 216 p. : 15 fr. —

« Un manuel pratique entre les mains des  
aumôniers et des militants d'A. C. »

« Tous les objectifs ouverts à l'A. C. ne  
nous paraissent pas encore dégagés. [...] On  
ne saurait assez souvent faire le point et  
ramener l'attention sur les idées centrales  
qui confèrent à l'A. C. ses notes essentielles. »

PIERRE HARMEL,  
Président général de l'A. C. J. B.

Le Livre du Père Lelotte, « Fait le Point »

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

« La Cerisaie », drame de la destruction d'Anton Tchéhov  
 L'Albanie et son Roi  
 L'Agonie de Gretna  
 En quelques lignes...  
 Le jansénisme et sa condamnation  
 Remarques sur « William ou la Comédie de l'Aventure »  
 Politique yougoslave hier et aujourd'hui  
 National-socialisme

Léopold LEVAUX  
 O. FORST de BATTAGLIA  
 Comte PEROVSKY  
 \* \* \*  
 E. Bern. ALLO, O. P.  
 Robert POULET  
 Roger de CRAON-POUSSY  
 Comte Eugène de GRUNNE

# « La Cerisaie »

## drame de la destruction

### d'Anton Tchéhov<sup>(1)</sup>

Nous sommes en Russie, dans une vieille propriété qui appartient depuis des générations à la même famille noble. Les deux propriétaires actuels sont frère et sœur; le frère, Léonide Andréievitch Gaïev, est un vieux célibataire de cinquante et un ans, et la sœur, Lioubov Andréievna Ranièvskaïa, M<sup>me</sup> Ranièvskaïa, dirons-nous en francisant, est veuve et mère d'une fille de dix-sept ans, Ania.

Mais avant de préciser davantage les circonstances de lieu et de personnes qu'il est indispensable que je vous fasse connaître pour pouvoir scruter la substance de l'ouvrage, je veux d'abord insister sur ce fait que nous sommes en Russie, aux environs de 1890, peut-être de 1900. C'est vous dire que nous nous trouvons dans un monde extrêmement différent je ne dis pas seulement du nôtre, mais de celui que le nôtre était à la même époque. La Russie, la vieille Russie en train de subir sa transformation moderne, la Russie de trente ans seulement après la libération des serfs, voilà le pays où nous devons tâcher de nous transporter en pensée.

Un des principaux personnages de la *Cerisaie*, le vieux domestique Firss, était déjà premier valet de chambre des Gaïev lorsque se produisit — en 1861 — l'énorme événement libérateur. Un autre personnage, Lopahine, espèce de commensal de la maison, est le fils d'un homme qui lui-même était le serf du père de M<sup>me</sup> Ranièvskaïa. Par tout ce qu'il y a d'ancien dans la demeure, les meubles et les objets, la maison elle-même, avec son vieux et immense jardin tout planté de cerisiers qui blanchissent au printemps, enfin par tout un reliquat de mœurs et de traditions qui s'expriment devant nous, nous touchons à la Russie

des temps abolis, impériale et aristocratique, à la « Sainte Russie » d'avant les réformes qui ont précédé et suivi l'explosion révolutionnaire de 1905.

Déjà le monde russe d'avant le bolchevisme n'était pas du tout le monde occidental. Une sorte d'abîme, malgré Pierre le Grand, malgré l'euphémisation, très avancée à beaucoup de points de vue, séparait les deux mondes. La langue, la religion, les manières de sentir comme de conduire la pensée, la conception de l'existence, les buts sociaux étaient, à tant d'égards, si différents.

J'observe que Tchéhov (qui est né en 1860, à Taganrog, en Ukraine, sur la mer d'Azov) est mort en 1904, l'année avant la première Révolution russe, dont ainsi il n'a pas vu surgir le sanglant et flambant visage, tout à coup, dans Moscou ravagée. S'il a pu en sentir passer le souffle précurseur sur sa sensibilité extrêmement aiguë et deviner quelque chose de son sens infernal avec son esprit extraordinairement orienté lui-même vers les désastres, il ne l'a pas connue. Il est resté un homme d'avant le glas final du vieux monde russe, un homme se raccrochant, en dépit de son amertume personnelle, à l'idée presque mystique du progrès.

C'est l'atmosphère de ce vieux monde qui enveloppe cette *Cerisaie*, c'est son rythme qui la traverse et qui en règle le déroulement, atmosphère saisissante de réalisme soudainement déchiré de poésie, d'une poésie avant tout humaine, simple et directe, courte et profonde, jaillie du cœur, parfois aussi de l'âme qui aspire, rythme foncièrement lent, défait, inattendu, avec des encombrements, des arrêts prolongés, et puis, brusquement, une sorte de folie déchaînée, incompressible!..

(1) Conférence donnée au Home des Artistes, à Bruxelles, sous les auspices de l'Ecole d'humanisme et de l'Union Catholique du Théâtre.



Il me semble que j'exposerais à mal comprendre cet ouvrage si je n'essayais d'abord de vous dire quelque chose de l'art — très spécial — qui l'a produit.

\* \* \*

Considérons le premier acte.

Dès les premiers mots, nous sommes engagés dans l'attente, je dirai dans l'étirement du temps et dans sa répartition, dans la concordance ou non de son échéance avec tel ou tel événement.

Le premier événement dont il s'agit, c'est l'arrivée d'un train, et le train, qui devait arriver vers minuit, a plus de deux heures de retard. Lopahine, dont j'ai déjà parlé, et qui est venu attendre chez M<sup>me</sup> Raniévski le retour de celle-ci et de sa fille Ania de l'étranger, de Paris, s'est laissé surprendre par le sommeil, et n'est pas allé, comme il le voulait, les attendre à la gare. De son côté, la femme de chambre, Douniacha, n'a pas pensé à l'éveiller, le croyant parti. Ce petit malentendu inaugure l'ouvrage.

D'autre part, nous sommes au commencement de mai, et les cerisiers sont en fleurs. Cependant il y a de la gelée blanche, et un froid de 3 degrés sous zéro règne. Ce qui fait dire au comptable Epihodov, vague employé qui est censé tenir les comptes, fort peu nombreux, de la propriété, et qui vient, sans aucun à-propos, d'apporter de la part du jardinier des fleurs pour la salle à manger : « Je ne puis approuver notre climat ! (Il soupire.) Je ne le puis. Notre climat ne peut rien donner à propos. » Le climat non plus n'a pas d'à-propos. Lui-même, Epihodov est affligé de perpétuelles déconvenues qui l'ont fait surnommer « vingt-deux malheurs ». Pour l'instant, il porte une paire de bottes achetées de l'avant-veille et qui crient, comme il dit, au delà de toute possibilité. Il trouve moyen de faire tomber une chaise en se mouvant. Sa maladresse trouve une excuse dans le fait qu'il est amoureux de Douniacha et qu'il l'a demandée en mariage à Pâques, c'est-à-dire tout récemment.

De même, Douniacha est si émue par l'arrivée de sa maîtresse, qui est absente depuis cinq ans (les Russes aisés faisaient volontiers de longues absences « en Europe », comme ils disaient), qu'elle craint de se trouver mal. Ce qui lui attire cette remarque de Lopahine : « Tu es trop douillette, Douniacha ! Et tu t'habilles et te coiffes en demoiselle. Ce n'est pas possible. Il faut se souvenir de ce qu'on est. » Encore une, donc, qui n'est pas comme elle devrait être.

Enfin, lui non plus, Lopahine, n'est pas bien à sa place, c'est lui-même qui le dit en monologuant dans l'attente nocturne, devant Douniacha qui vaque aux apprêts de la réception :

« Lioubov Andréievna vient de passer cinq ans à l'étranger. Comment est-elle maintenant ? C'est une excellente femme, simple, agréable à vivre... Je me rappelle, quand j'étais un blanc-bec de quinze ans, mon défunt père, qui tenait une boutique dans le village, me flanqua un coup de poing dans la figure, et mon nez se mit à saigner. Nous étions venus ici, je ne sais pourquoi, et mon père était un peu ivre. Lioubov Andréievna, toute jeune encore, toute mince, me mena à ce lavabo, dans cette chambre des enfants, et me dit : « Ne pleure pas, mon petit moujik » : avant ton mariage il n'y paraîtra plus. » (Un temps.) Mon petit moujik ! C'est vrai que mon père était un paysan, et moi je porte des gilets blancs et des souliers jaunes !... Un groin de porc à portée des friandises... Tout nouvellement enrichi ; beaucoup d'argent !... Mais, à tout peser et considérer, rien qu'un paysan. (Il feuillette le livre.) J'ai lu ce livre et n'y ai rien compris ; ça m'a endormi. »

Ainsi, dès le début, rien ne se produit à son échéance, chez les Gaïev, à la *Cerisaie* : ni l'arrivée des voyageurs, ni l'assouplissement de Lopahine, ni l'irruption d'Epihodov avec ses fleurs,

ses bottes et sa demande en mariage, embarrassante pour Douniacha, « qui ne sait que faire » devant le personnage qu'il est ; l'heure — 2 heures du matin — est tout aussi insolite ; au surplus, il gèle quand tous les cerisiers sont en pleine floraison ; enfin, l'absence de M<sup>me</sup> Raniévski et de sa fille hors de la maison fut, malgré tout, anormalement longue ; il n'est pas jusqu'à la chambre où on les attend — « la chambre qui est encore appelée la chambre d'enfants » — qui n'est pas tout à fait celle où l'on s'attendrait à les voir reues.

Nous nous sentons plongés dans un monde dévié, déformé, et, de ce chef, indéfinissablement pénible et attristant.

Mais ce n'est là que le début. Cette caractéristique générale va s'accroître.

L'entrée des voyageuses, accompagnées du domestique Iacha et de l'institutrice Charlotte Ivanovna, qui furent du voyage à Paris, et de ceux qui sont allés au-devant d'elles, est, peut-on dire, un poème. Jugez-en par les indications scéniques :

« On entend arriver deux voitures. Lopahine et Douniacha sortent précipitamment. La scène est vide. On entend du bruit dans les chambres voisines. Firss, revenant de la gare où il est allé chercher M<sup>me</sup> Raniévski, traverse la scène, appuyé sur un bâton. Il porte une livrée ancienne et un chapeau haut de forme. Il marmonne quelque chose. Le bruit derrière la scène augmente. Une voix : « Passons par ici ! »

» M<sup>me</sup> Raniévski, Ania et Charlotte Ivanovna ; cette dernière mène un petit chien, attaché par une chaînette ; toutes trois sont en costume de voyage. Varia (la fille adoptive de M<sup>me</sup> Raniévski) a un manteau ; sur la tête un mouchoir en marmotte. Gaïev, Siméonov-Pichtchik, Lopahine ; Douniacha tient un gros paquet enveloppé dans du linge et un parapluie ; des domestiques apportent les bagages. Tous traversent la scène. »

Vous saisissez tout ce que présente d'hétéroclite ce cortège. Cependant, les premières paroles des deux voyageuses qui rentrent au logis familial sont vraiment de poésie, de poésie émotionnelle rattachée au souvenir :

ANIA. — *Maman, te rappelles-tu quelle est cette chambre ?*

M<sup>me</sup> RANIÉVSKI (joyeuse, les larmes aux yeux). — *La chambre des enfants...*

Toutefois, la prose reprend vite. Varia, qui a vingt-quatre ans, et qui a tenu la place de la maîtresse de maison pendant son absence, Varia, qui, comme dit celle qu'elle appelle sa mère, « a l'air d'une religieuse », s'exclame : *Comme il fait froid, j'ai les doigts gelés.* Et Léonide Andréievitch Gaïev, protestant : *Le train a deux heures de retard, qu'en pensez-vous ! Quel ordre !*

Enfin, la bizarrerie proprement dite fait son entrée particulièrement avec l'institutrice Charlotte Ivanovna. Celle-ci se présentera ainsi elle-même au second acte : *Je n'ai pas de passeport régulier ; je ne sais pas au juste mon âge ; et il me semble toujours que je suis très jeune. Quand j'étais petite fille, mon père et ma mère couraient les foires et donnaient de belles représentations. Mais, je faisais le saut périlleux et différents tours. Quand papa et maman moururent, une dame allemande me recueillit et se mit à m'instruire. Bon. Je grandis, et puis je suis devenue gouvernante. D'où je viens et qui je suis, je ne le sais pas... Peut-être mes parents n'ont-ils jamais été mariés ; cela aussi je l'ignore.* (Elle tire de sa poche un concombre et le mange.) *J'ai une si grande démangeaison de parler, et personne pour m'écouter... Je n'ai personne...*

En entrant, Charlotte Ivanovna s'adresse à un propriétaire du voisinage, qui fait partie du cortège. Pichtchik, homme cocasse lui aussi, et, lui désignant son petit chien, qu'elle mène derrière elle, elle lui dit : *Mon chien mange même des noisettes.* A quoi Pichtchik, étonné, répond : *Pensez donc !*

Douniacha, alors, réintroduit l'émotion en disant : *Comme on vous attendait !...*

Vous l'entendez, vous le sentez, l'hétéroclite, un hétéroclite spécifique, a, dès le premier instant, pris possession de la scène. Il ne l'abandonnera plus. Nous sommes ici devant des éléments qui à chaque instant jurent d'être ensemble. Chacun des personnages poursuit solitairement son idée ou son rêve, comme s'il n'en pouvait secouer la tyrannie. Leurs démarches s'entrecroisent et se mêlent d'une manière vaguement somnambulique. Ce qui augmente cette caractéristique, c'est que tous agissent avec une conviction entière, qui ressemble à celle des enfants.

Ceci, je tiens à vous le faire remarquer tout de suite avec la plus grande insistance : tous les êtres qui sont représentés devant nous, dans la *Cerisaie*, sont sincères jusqu'à l'inconscience.

Souvent même ils nous choquent à force d'être tels. Je ne veux pas seulement dire qu'ils nous choquent moralement; certainement ils nous choquent parfois moralement aussi; mais je veux avant tout dire qu'ils nous choquent du point de vue mental. Tous ces êtres nous paraissent projetés hors de leur assiette normale, du moins hors de celle où il nous semble qu'ils devraient se tenir.

J'ajoute, toutefois, que c'est d'abord et surtout l'Occidental, le Latin qui est ainsi choqué en nous. C'est que nous nous trouvons ici devant des personnages authentiquement russes, russes avec une intensité incroyable.

Il est certain que l'allure déjetée et déroutante de l'ouvrage vient en partie de ce que les personnes qui vont et viennent devant nos yeux, dans cette *Cerisaie*, se trouvent déjà toutes présentées, étant Russes, pour un public russe, et qu'elles ne le sont pas pour un public occidental et latin. Un Boris Borissovitch Siméonov-Pichtchik (*pichtcha*, en russe, veut dire la nourriture, *pichtchal'*, laper et miauler, et *pichtchok*, le pipeau et l'appeau, ... trois mots qui, mis en rapport avec un homme, par leur ressemblance avec son nom, l'affublent déjà de quelque drôlerie), Pichtchik, en larges pantalons russes retombant sur les bottes, et en casquette plate, à côté de M<sup>me</sup> Raniévski habillée à la mode de Paris; ou encore Firss, le vieux domestique sourd de quarante-sept ans, en livrée ancienne avec un chapeau haut de forme, à côté de Lopahine, qui n'a pas la moitié de son âge et qui se promène en gilet blanc et en bottines jaunes, ces contrastes ridicules peuvent faire sourire, à la réflexion, des Russes eux-mêmes s'ils sont occidentalisés : ils ne les étonnent dans tous les cas pas, car la Russie, où tant de races pittoresques et de civilisations différentes et inégales se mêlent à la modernité européenne, est le pays typique de semblables contrastes.

Ceci dit, je le répète : la sincérité, la bonhomie sans retour sur soi-même, le fait d'aller « droit à la chose », comme on dit là-bas, qui est un des charmes parmi les plus frais de l'âme et du cœur russes, règne ici d'une façon qui finit par être fortement émouvante. Je songe aux lignes que la délicieuse et déchirante Katherine Mansfield écrivait dans son journal intime de mourante : « ... Tchéhkov était un cœur pur... Lui et le Dr Sorapure, ce sont les deux hommes vraiment bons que j'ai connus. » Cette pureté et cette bonté que la jeune femme qui a écrit *Garden-party* relevait dans Tchéhov, elles ont filtré comme secrètement dans la *Cerisaie* et dans le fond de ses personnages, une certaine pureté et une certaine bonté, d'une nature et d'une qualité spéciales, que nous avons déjà en partie identifiées.

Il n'y a qu'un personnage qui détonne nettement sous ce rapport : c'est le domestique Iacha, qui est un être d'assez bas étage, un vrai laquais au sens fâcheux du terme.

Par contre, comme la simplicité de cœur éclate admirablement, sans aucune rhétorique, dans Firss, qui fut jadis, je vous l'ai dit, le serf des Gaïev et qui incarne la fidélité domestique dans ce qu'elle a de plus canin, mais aussi de plus humain! Écoutez-le parler, — il lui arrivera rarement de le faire si longuement, —

s'expliquer lui-même, la seule fois où l'occasion lui en est fournie : *Comme tu as vieilli*, Firss, vient de lui dire M<sup>me</sup> Raniévski. Sourd et, selon une méprise habituelle chez lui, comprenant autre chose, il a répondu : *Que désirez-vous?* Mais Lopahine lui fait : *On te dit que tu as beaucoup vieilli*. Alors, lui :

*Il y a longtemps que je vis. On voulait me marier que votre père n'était pas encore né. (Il rit.) Et l'année de l'émancipation, j'étais déjà premier valet de chambre. Je n'ai pas voulu de la liberté et suis resté auprès de mes maîtres. (Un silence.) Je me rappelle, tout le monde était content, et de quoi au juste, personne ne le savait.*

LOPAHINE. — *Avant, on était très bien. Du moins, on donnait les verges.*

FIRSS, qui n'a pas entendu. — *Ah! Je vous crois! Les moujiks étaient auprès des maîtres, les maîtres étaient auprès des moujiks, et aujourd'hui chacun est de son côté; on n'y comprend plus rien.*

L'interruption de Lopahine met en valeur la part de l'enjolivement poétique dans les paroles et dans le sentiment de Firss. C'est que lui, le plus âgé de tous les êtres qui se meuvent là, lui le vieil homme presque nonagénaire, le seul témoin survivant d'un passé mort, subit plus que tout autre personnage l'étrange magie du temps qui passe, la poignante mélancolie de ce qui n'est plus, qui revient nous prendre à la gorge et qui, souvent, nous remplit le cœur d'un flot d'attendrissement et de pardon, même pour les maux cruellement soufferts et pour les douloureux affronts qu'on nous a faits.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, cet étrange effet sur nous du Temps écoulé, cette magie qui nous rive à ce qui a sombré dans le gouffre du passé, c'est le premier sujet de la *Cerisaie*. Et la propriété avec son merveilleux jardin fruitier, dont les cerises « il y quarante ou cinquante ans », comme le rappelle Firss encore, « étaient douces, juteuses, parfumées », jardin dont il a parlé, comme le fait remarquer orgueilleusement Gaïev, son maître, « même dans le *Dictionnaire encyclopédique* », cette propriété, historique en quelque sorte, en tout cas séculaire, c'est le mémorial du passé, c'est en quelque sorte le passé lui-même matérialisé et toujours visible, dont leurs propriétaires ne parviennent pas à se séparer.

Car, — il est temps que je vous le dise, — il serait absolument nécessaire que M<sup>me</sup> Raniévski et Gaïev acceptassent de mettre en règle leurs affaires qui sont très mauvaises, et c'est la *Cerisaie* qui devrait en faire les frais. Il est urgent qu'ils la vendent pour payer leurs dettes et pour s'assurer un avenir planant moins au-dessus des contingences, mais plus sûr.

Dès à présent, vous n'avez pas de peine à comprendre pourquoi les affaires des Gaïev-Raniévski sont mauvaises. Il n'y a plus de direction dans la maison; personne ne s'occupe plus, avec l'énergie, la compétence et la constance indispensables, de tirer de la *Cerisaie* les ressources qu'elle pourrait peut-être encore fournir. M<sup>me</sup> Raniévski vient d'être absente durant cinq ans; et nous verrons à quelles dispendieuses et fautives erreurs de conduite elle a occupé ce long temps. Quant à Gaïev, qui se proclame un homme des « années 80 », selon la manière de s'exprimer des intellectuels russes, c'est-à-dire de la génération de 1880, d'une génération qui passait pour traditionaliste et slavophile, pour populiste, réactionnaire et antioccidentaliste, Gaïev qui, en fait, n'est qu'une ruine d'homme et un impuissant-né, qui n'a d'ailleurs jamais fait œuvre de ses dix doigts, Gaïev est totalement incapable de faire ce qu'il faut pour sauver le patrimoine commun, en procédant énergiquement aux réformes qui s'imposent.

Mais Lopahine, lui, le fils du boutiquier, l'ancien « petit moujik », a pensé pour eux, pratiquement, et efficacement s'ils veulent le suivre. Il reste trois mois avant la vente du domaine, vente provoquée par les créanciers. C'est suffisant pour se tirer d'affaire.

Ecoutez le plan que Lopahine propose; et vous allez, en même temps, constater quelles sont les réactions des propriétaires à l'exposé de sa proposition.

LOPAHINE. — *Je voudrais dire quelque chose de très agréable, de reconfortant...* (Il regarde sa montre). *Il faut partir, je n'ai pas le temps de beaucoup parler... Enfin, en deux ou trois mots... Vous savez que votre « Cerisaie » va se vendre le 22 août; c'est la date fixée. Mais ne vous inquiétez pas, chère madame; dormez tranquille; l'affaire n'est pas sans issue... J'ai un projet; écoutez-moi. Votre propriété n'est qu'à vingt verstes de la ville; le chemin de fer la traverse maintenant et, si on lotit votre Cerisaie et la terre qui longe la rivière pour y construire des villas, vous n'en tirerez pas moins de 25.000 roubles par an.*

GAÏEV. — *Vous n'y songez pas! Quelle absurdité!*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Je ne vous entends pas bien, Iermolaï Alexéitch.*

LOPAHINE. — *Chaque locataire du terrain vous paiera par an au moins vingt-cinq roubles par arpent. Et si vous annoncez dès maintenant que vous lotissez, je vous promets, sur ce qu'il vous plaira, qu'à l'automne il ne vous restera pas la moindre parcelle de terre non louée. On enlèvera tout. En un mot, vous êtes sauvée; ce dont je vous félicite! L'emplacement est magnifique; la rivière profonde; il n'y a qu'à nettoyer un peu; abattre par exemple toutes les vieilles bâtisses; cette maison-ci, qui n'est plus bonne à rien; abattre la vieille Cerisaie...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Abattre la Cerisaie! Pardon, mon cher, vous n'y entendez rien! S'il y a dans toute notre province quelque chose d'intéressant, de remarquable, c'est notre Cerisaie.*

LOPAHINE. — *Il n'y a pas de remarquable, dans votre Cerisaie, que son étendue; il n'y a des cerises que tous les deux ans et alors même on ne sait qu'en faire; personne ne veut les acheter.*

GAÏEV. — *Même dans le Dictionnaire encyclopédique, il est parlé de cette Cerisaie!*

LOPAHINE, consultant sa montre. — *Si nous ne trouvons rien, si nous ne nous arrêtons à rien, la Cerisaie et tout le bien seront vendus aux enchères; décidez donc! Il n'y a pas d'autre issue, je vous le jure. Aucune!*

FIRSS. — *Autrefois, il y a quarante ou cinquante ans, on faisait sécher les cerises; on les conservait dans l'eau, dans le vinaigre; on en faisait des confitures; il arrivait...*

GAÏEV. — *Tais-toi, Firss.*

FIRSS. — *Il arrivait qu'on en envoyait à Moscou et à Kharkov des charrettes entières de cerises sèches. Ça faisait de l'argent. Et les cerises étaient alors douces, juteuses, parfumées; on savait la manière de les préparer.*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Et qui en a la recette aujourd'hui?*

FIRSS. — *On l'a oubliée; personne ne la sait plus.*

PICHTCHIK, à M<sup>me</sup> Raniévski. — *Qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Qu'y fait-on? Avez-vous mangé des grenouilles?*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *J'ai même mangé des crocodiles.*

PICHTCHIK. — *Voyez-moi ça!...*

LOPAHINE. — *Jadis, il n'y avait dans les villages que des propriétaires et des paysans; maintenant il vient des gens pour passer l'été. Toutes les villes, même les plus petites, sont aujourd'hui entourées de villas. On peut dire que dans vingt ans le locataire de villas se sera multiplié à l'infini. A présent, il se contente de boire son thé sous la véranda; mais il se peut que sur son seul arpent de terre il veuille faire de l'agriculture. Alors votre Cerisaie sera un endroit riche, splendide, luxueux...*

GAÏEV, s'énervant. — *Quelle absurdité.*

(Entrent Varia et Iacha.)

VARIA. — *Mère, voici deux télégrammes.*

(Elle prend une des clefs de son trousseau et ouvre la vieille armoire, dont la serrure est à avertisseur.)

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *C'est de Paris. (Elle déchire les télégrammes sans les lire.) Fini avec Paris...*

GAÏEV. — *Sais-tu un peu, Liouba, combien cette armoire a d'années? La semaine dernière, j'ouvre un des tiroirs, je regarde, et j'aperçois des chiffres marqués au fer; l'armoire a été faite il y a juste un siècle. Hein! Crois-tu! On pourrait fêter son jubilé. Un objet inanimé, évidemment, mais tout de même, c'est une bibliothèque...*

PICHTCHIK, surpris. — *Un siècle, voyez-moi ça!...*

GAÏEV. — *Oui, c'est quelque chose! (Touchant l'armoire). Chère armoire, je te respecte! Salut à ta longue existence, vouée depuis plus d'un siècle à un lumineux idéal de justice et de bien. Ta silencieuse invite au travail ne s'est pas affaiblie. Tu entretiens (il s'attendrit) dans les générations de notre famille la foi en un avenir meilleur et nous éveille au bien et à la conscience sociale.*

(Silence.)

LOPAHINE. — *Ah! oui...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Tu es toujours le même, Lionia!*

GAÏEV, un peu interloqué. — *Boule à droite dans l'angle; je joue au milieu.*

LOPAHINE, regardant sa montre. — *Cette fois, il est temps que je parte.*

IACHA, présentant un remède à M<sup>me</sup> Raniévski. — *Ne voulez-vous pas prendre vos pilules, maintenant?*

PICHTCHIK, péremptoire. — *Chère dame, il ne faut pas prendre de remèdes; ça ne produit aucun effet. Donnez-moi ça! (Il verse les pilules dans le creux de sa main, souffle dessus, les met dans sa bouche et les avale avec un verre de kvass (1). Voilà!*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI, effrayée. — *Mais vous êtes fou!*

PICHTCHIK, radieux. — *J'ai tout avalé.*

LOPAHINE. — *Quel gouffre!*

(Tout le monde rit.)

FIRSS. — *Monsieur est venu ici à Pâques et il a mangé un demi-seau de concombres salés.*

(Il continue à marmonner quelque chose.)

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Que marmonne-t-il?*

VARIA. — *Voilà déjà trois ans qu'il marmonne comme ça; nous y sommes habitués.*

IACHA. — *Les années en sont cause.*

(Charlotte, Ivanovna, maigre, très serrée, robe blanche, face à main à la ceinture, traverse la scène.)

LOPAHINE. — *Pardon, Charlotte Ivanovna, je n'ai pas encore eu le temps de vous saluer.*

(Il veut lui baiser la main.)

CHARLOTTE (retirant sa main). — *Si on vous permet de baiser la main, vous demanderez le coude, puis l'épaule...*

LOPAHINE. — *Pas de chance aujourd'hui. (Tout le monde rit.) Charlotte Ivanovna, faites-nous un de vos tours de passe-passe.*

CHARLOTTE. — *Pas maintenant... J'ai envie de dormir.*

(Il doit être dans les trois heures du matin.)

LOPAHINE. — *Allons, il faut que je parte. Je reviendrai dans trois semaines. (Il baise la main de M<sup>me</sup> Raniévski.) D'ici là, adieu. (A Gaïev.) Au revoir. (Il embrasse Pichtchik.) Au revoir. (Il tend la main à Varia, à Firss et à Iacha.) Pourtant je ne voudrais pas*

(1) Bière domestique.

partir... (A M<sup>me</sup> Raniévski.) *Si vous décidez quelque chose au sujet des villas, mandez-le moi; je vous trouverai immédiatement cinquante mille roubles. C'est sérieux; pensez-y!*

VARIA, fâchée. — *Partez donc, à la fin!*

LOPAHINE. — *Je m'en vais, je m'en vais.*

(Il sort.)

GAÏEV. — *Le mufle! Ah! pardon... c'est le fiancé de Varia...*

Telle est la lamentable inconscience de ces êtres menacés de la ruine la plus complète et la plus prochaine. Telle est leur absurde et coupable incapacité de s'adapter aux circonstances et aux transformations de la vie. Ils se comportent littéralement comme des abouliques, incapables de rien apprendre ni de rien oublier.

Ainsi, les quatre actes de la pièce nous déroulent toute l'histoire vécue de leur résistance au projet sensé et pratique de Lopahine, de leurs tentatives pitoyables et inopérantes pour parer le coup qui va les frapper, comme d'emprunter 15.000 roubles à leur tante de Yaroslav, quand il en faudrait 100.000; comme, de la part de M<sup>me</sup> Raniévski, de s'en remettre à son frère qui prend l'engagement d'honneur, aussi ridicule que solennel, de sauver le bien à lui seul.

Le péril, pourtant, va aller croissant d'acte en acte. Mais l'illusion invincible de Gaïev et de M<sup>me</sup> Raniévski croitra dans la même proportion, en dépit des avortements successifs de toutes les mesures qu'ils ont envisagées et réalisées durant les quatre mois qui vont de mai à août.

Au troisième acte, le 22 août, la vente du domaine se produit. Et, naturellement, les 15.000 roubles de la tante, empruntés pour le racheter en son nom, ne servent à rien, puisque la première mise à prix est déjà de 30.000. Un amateur ne cesse d'enchérir. Mais c'est Lopahine — qui, jusqu'au dernier moment, a fidèlement et tant qu'il a pu poussé M<sup>me</sup> Raniévski et Gaïev à suivre son conseil et à adopter son plan — c'est Lopahine qui marche contre cet acquéreur tenace et qui finit, d'enchère en enchère, par emporter le morceau : la Cerisaie est décidément à lui pour quatre-vingt-dix mille roubles, lui l'ancien « petit moujik » infime, et à présent ébloui, délirant d'une joie qu'il n'a pas cherchée (« un groin de porc à portée des friandises, disait-il), mais qui éclate avec une violence presque féroce!

Au quatrième acte, deux mois plus tard, en octobre, dans la tristesse de la mort de l'année, nous assistons au navrant départ de tous les habitants de la Cerisaie, et de Lopahine lui-même, qui regagne Kharkov jusqu'au printemps, pour y mettre en ordre ses affaires quelque peu négligées du fait de tous ces débats et de tous les événements.

La défaite est totale, la ruine complète. Les dettes payées, il ne reste à M<sup>me</sup> Raniévski que les 15.000 roubles prêtés — et prêtés seulement — par sa tante. A quoi les fait-elle servir? A retourner à Paris.

Quant à Gaïev, il entre comme employé dans une banque, à raison de 6.000 roubles par an. Il fait un début de carrière, et de quelle modeste carrière pour un Gaïev, à cinquante et un ans! Leur imprévoyance, leur vain attachement à un passé dépassé les a perdus. Cependant leurs illusions ne les ont pas quittés. Le coup ne paraît pas les avoir abattus. Et nous pressentons, quand la pièce s'achève, que leur départ à jamais de la Cerisaie n'est que le commencement d'une chute nouvelle, qui ira s'accroissant, toujours plus irrémédiable.

\* \* \*

Voilà le sujet, schématiquement indiqué, de la pièce de Tchéhov. Mais au thème principal viennent s'ajouter toute une série d'harmoniques qui l'enrichissent, cruellement au point de vue

de la vie, admirablement au point de vue de l'art. C'est eux qu'il me faut à présent vous dénombrer.

Je vous indiquerai d'abord les amours qui s'entrelacent dans la pièce.

En commençant par le bas, socialement parlant, nous voyons, dès le début, le malchanceux et malencontreux comptable Epikhodov aimer Douniacha, la femme de chambre. Je vous ai laissé entendre qu'il n'a pas grand succès. D'autant moins grand que le domestique Iacha se met à tourner autour de Douniacha. C'est ce peu intéressant Iacha qui conquiert le suffrage convoité, et une idylle Douniacha-Iacha se développe tout au long de la pièce dont le caractère intime nous échappe, mais dans laquelle nous voyons bien que la jeune soubrette aime beaucoup plus qu'elle n'est aimée. Iacha, froidement à la fin de la pièce, la laisse éplorée, pour s'en retourner à Paris avec sa bârinia, M<sup>me</sup> Raniévski. Epikhodov, qui parle sans cesse de se suicider, reste, en fin de compte, sans réponse aucune à son pauvre amour. Et il ne se suicide pas.

Varia, la fille adoptive de M<sup>me</sup> Raniévski, aime Lopahine depuis longtemps, tout en revenant sans cesse à l'idée d'entrer au couvent, idée qui prend chez elle une forme exaltée. *Je m'en irai dans un couvent. Ensuite, Kiev... Moscou... tous les lieux saints; je les visiterais et visiterais. Quelle splendeur!* Est-ce que Lopahine l'aime? Nous croyons comprendre qu'il n'en sait rien lui-même. Il taquine beaucoup Varia, qui se met souvent en colère contre lui, en sa présence ou en son absence. Il ne nie en tout cas pas qu'il l'aime quand M<sup>me</sup> Raniévski lui en parle. Et même, au dernier acte, au moment du départ et de la séparation, il accepte, sur une intervention de M<sup>me</sup> Raniévski, de s'expliquer une fois pour toutes avec Varia et de lui demander enfin sa main. M<sup>me</sup> Raniévski les laisse seuls. Varia, timide, et, aussi, raidie dans sa fierté de jeune fille trop longtemps tenue en suspens, se comporte, presque malgré elle, comme si elle ne savait pas de quoi il s'agit. Lopahine, dérouter, se met à faire de même. Quelqu'un en vient à l'appeler pour un détail à régler, et « comme s'il attendait cet appel depuis longtemps », il sort pour y répondre, délaissant Varia, qui se met à sangloter doucement, assise sur le plancher, et la tête appuyée sur un paquet. Ils ne se marieront pas. Et Varia deviendra gouvernante chez les Ragouline, à soixante verstes de la Cerisaie.

Il y a aussi les amours — étranges, antinaturelles, pourrait-on dire — d'Ania et de Trofimov. Trofimov est l'ancien précepteur d'un petit garçon de M<sup>me</sup> Raniévski, Gricha, qui, à sept ans, s'est noyé dans la rivière. C'est précisément ce malheur qui a déterminé sa mère à partir pour l'étranger. Je vous rappelle qu'Ania entre à peine dans sa dix-huitième année. Trofimov a trente ans, et il réalise à merveille le type, si russe, à cette époque, de l'« éternel étudiant ». Il est venu à la fois en visite et à la rencontre de M<sup>me</sup> Raniévski.

Y a-t-il vraiment de l'amour entre eux? C'est assez difficile à savoir. Ils s'en défendent eux-mêmes, l'amour étant en dessous d'idéalistes dans leur genre. Varia, qui veille sur Ania, sa jeune sœur adoptive, le craint cependant, et elle les surveille, les harcèle, inquiète. Mais quand M<sup>me</sup> Raniévski reproche à Trofimov de toujours taquiner Varia au sujet de Lopahine, voici ce que l'éternel étudiant-précepteur répond : *Elle a trop de zèle; elle se mêle de ce qui ne la regarde pas. Tout cet été, elle n'a donné une minute de repos ni à Ania, ni à moi; elle craint toujours qu'il y ait un roman entre nous. Est-ce que cela la regarde? Est-ce que j'y ai donné le moindre prétexte, tant que je suis loin des banalités?* Et il termine sa tirade par ces mots : *Nous sommes au-dessus de l'amour.*

Cela n'empêche qu'à la fin du premier acte, l'acte de l'arrivée, où il retrouve Ania, quittée quand elle avait douze ans, à présent devenue une jeune fille, nous le voyons s'attendrir

et s'extasier à son sujet, tandis que Varia emmène sa jeune « sœur », qui dort à moitié, vers sa chambre. Ces paroles amoureuses s'échappent alors de ses lèvres : *O mon soleil!... Mon printemps!*

Durant le second acte, qui se passe dans la campagne, il lui débite de longues tirades exaltantes, qui ne sont pas à proprement parler amoureuses, mais qui, tendant à la faire monter au-dessus des contingences, créent cependant en elle un état d'âme éminemment propice à l'éclosion de l'amour. Puis il l'emmène, malgré les appels inquiets et lointains de Varia, se promener le long de la rivière au clair de la lune levée...

A la fin du quatrième acte, Trofimov s'en retourne à Moscou pour reprendre une nouvelle fois ses études universitaires. Ania demeure avec Gaïev et va de son côté préparer un examen quelconque pour se mettre en état de gagner sa vie. Leur amour, si amour il y a eu, en reste là.

Enfin, il y a les amours de Mme Raniévski. Elle les explique elle-même — avec une simplicité toute russe et une candeur qui lui est personnelle — au cours d'une conversation qu'elle a avec son frère et Lopahine.

M<sup>me</sup> RANIÉVSKI. — *Nous avons commis tant de fautes, tant de péchés!*

LOPAHINE. — *Quelles fautes?*

GAÏEV, prenant un bonbon. — *On dit que j'ai mangé toute ma fortune en caramels.* (Il rit.)

M<sup>me</sup> RANIÉVSKI. — *Mes fautes, les voici!... J'ai toujours jeté l'argent sans compter, comme une folle, et je me suis mariée à un homme qui ne faisait que des dettes. C'est le champagne qui l'a tué; il buvait affreusement. Et pour mon malheur j'ai aimé un autre homme, j'ai cédé, et, juste à ce moment-là, première punition, comme un coup sur la tête, mon fils s'est noyé ici, dans la rivière. Et je suis partie pour l'étranger pour toujours, pour ne plus revoir cette rivière... Je fuyais les yeux fermés, éperdue, et lui m'a poursuivie, sans pitié, durement. J'ai acheté une villa près de Menton, où il était tombé malade, et trois ans, sans repos ni jour ni nuit, je me suis épuisée à le soigner. L'an dernier, quand il a fallu vendre la villa pour payer nos dettes, je suis partie pour Paris. Il m'a tout pris, m'a quittée, puis il a rencontré une autre femme, et j'ai voulu m'empoisonner... C'est si bête, si honteux... Et tout d'un coup le désir m'a reprise de revoir la Russie, ma patrie, de revoir ma fille... (Elle s'essuie les yeux.) Seigneur, Seigneur, sois miséricordieux, pardonne-moi mes péchés! Ne me punis pas davantage! (Elle tire de sa poche un télégramme.) J'ai reçu aujourd'hui de Paris un télégramme. Il implore son pardon, me supplie de revenir... (Elle déchire le télégramme...)*

Durant toute la pièce, Mme Raniévski reçoit de la même provenance des télégrammes, qu'elle déchire de même. Sauf un, le dernier, — auquel elle répond... en repartant pour Paris.

Nous avons aussi l'impression indéfinissable que Mme Raniévski exerce une influence sentimentale sur Lopahine et suscite chez lui un élan amoureux qui n'arrive pas à éclosion, qui ne parvient même pas à la conscience de celui en qui il se fait jour.

Je dois encore ajouter, pour être tout à fait complet sur ce chapitre des amours, que nous sentons, à un moment du début du troisième acte, que le veuf Pichtchik commence à être très intéressé par les talents d'escamoteuse et de ventriloque de Charlotte Ivanovna. Mais celle-ci part pour se caser au moment de la dislocation finale. Pichtchik reste sur sa petite terre.

Ainsi, à part Gaïev et le vieux Firss, à part ces deux vieux célibataires endurcis, j'allais dire ces deux vieux débris desséchés, dix sur douze des personnages de la *Cerisaie* sont amoureux, d'une manière ou d'une autre, à tel ou tel degré.

Mais, cependant, aucun des couples ne s'appareille et ne se

noue, sauf Mme Raniévski et l'homme qui l'attend à Paris. La seule Mme Radiévski, qui est la plus âgée et la plus respectable, en principe, de toutes les femmes en ligne, cède à l'amour. Et c'est pour continuer la suite de ce qu'elle appelle elle-même « ses péchés ». Vous tirez — n'est-ce pas? — de cet aspect de l'ouvrage la mélancolique conclusion qui s'impose.

Et vous admirez l'art consommé de Tchéhov dans le clair-obscur psychologique, si propre à nous donner le sentiment du mystère du cœur et de la destinée.

\* \* \*

J'en viens à présent à un autre clavier d'harmoniques qui s'offre à notre analyse : aux conceptions de tous ces personnages se font de la vie. Essayons, en empruntant ce biais, à la fois psychologique et idéologique, de pénétrer encore un peu plus avant en eux.

Je négligerai ceux d'entre eux qui présentent le moins d'importance à cet égard, et je ne m'attacherai qu'à ceux qui sont nettement caractéristiques, c'est-à-dire à Gaïev, à Trofimov et à Lopahine, à trois des hommes, et à une seule femme, à Mme Radiévski.

Gaïev, nous savons déjà suffisamment ce qu'il a — mieux vaudrait dire ce qu'il n'a pas — dans la tête. Son discours devant l'armoire, au premier acte, — vous vous souvenez, — le caractérise tout entier : *Chère armoire, je te respecte!* (Il la touche.) *Salut à ta longue existence, vouée depuis plus d'un siècle à un lumineux idéal de justice et de bien! Ta silencieuse invite au travail ne s'est pas affaiblie. Tu entretiens (il s'attendrit) dans les générations de notre famille la foi en un avenir meilleur, et nous éveille au bien et à la conscience sociale.*

Mais il serait bien, — s'écrie-t-il dix minutes plus tard, — il serait bien d'hériter de quelqu'un!... Il serait bien de marier Ania à un homme très riche!... Il serait bien d'aller à Iaroslav tenter la chance auprès de la comtesse, notre tante!... Elle est très riche, très riche...

Nous voici assez loin du « lumineux idéal de justice et de bien » et de « la conscience sociale ». Gaïev aimerait mieux que lui échoie à nouveau toute faite la fortune dissipée et regrettée plutôt que de la regagner. Gaïev, que le très vieux domestique Firss surveille encore comme un enfant, dont la sœur et la nièce doivent sans cesse arrêter les effusions de pathos incongru, et qui, au moment déchirant du départ, est capable de demander : *Qu'est-ce qui sent le hareng ici?* représente un cas d'infantilisme rabougri et d'incurable optimisme vain, dont voici, dans sa bouche, l'expression piteusement cocasse, la plus typique sans doute : *Avant la vente, nous nous agitions tous, nous souffrions, et quand la question a été définitivement résolue, nous nous sommes tous apaisés; nous sommes même devenus gais. Je suis employé de banque; me voilà financier.*

Mais Lopahine, apprenant cette dernière nouvelle, a pu raisonnablement demander : *Oui, mais, y restera-t-il? Il est si paresseux...*

Trofimov, en jeune, n'est pas très éloigné de Gaïev sur le plan moral. Il représente, lui aussi, un aspect du verbalisme russe. (Mais, à cet égard, que d'Occidentaux dignes d'être nés à l'est de Varsovie!) Seulement, là où Gaïev incarne le conservatisme chimérique des années quatre-vingt, lui, Trofimov, il incarne le progressisme non moins chimérique des années postérieures. Pas plus que Gaïev, il n'a de réelle valeur personnelle. (C'est une espèce de précurseur prototypique de Kérénsky.) Autant qu'en Gaïev, la réalité de son être dément ses trop belles paroles. Ecoutez-le essayer d'en imposer à son auditoire, composé de

Gaïev, de M<sup>me</sup> Raniévski, d'Ania, de Varia et de Lopahine, qui seul, en homme d'affaires, réagit et se moque.

*L'humanité progresse, perfectionne ses forces. Tout ce qui, aujourd'hui, nous dépasse, sera un jour intelligible, familier. Mais il faut, pour en arriver là, aider de toutes ses forces ceux qui cherchent. En Russie, il y a encore bien peu de gens qui travaillent. La majeure partie des gens de ces classes cultivées que je connais ne cherche rien, ne fait rien, et n'est pas encore apte au travail. Elles se disent classes cultivées, et on y tutoie les domestiques. On s'y comporte avec les paysans comme avec des animaux. On n'y apprend rien; on ne lit rien sérieusement; on ne fait absolument rien. Des sciences, on ne fait que parler, et on n'entend rien à l'art. Tous ont des mines graves, ne parlent que de choses sérieuses, font de la philosophie, et, néanmoins, la grande majorité d'entre nous, quatre-vingt-dix-neuf pour cent, vivent comme des sauvages. A tout propos, on vous met le poing sous le nez, on s'injurie. On mange de façon répugnante; on dort dans la saleté, le manque d'air; partout des punaises, de la puanteur, de l'humidité, de la saleté morale. Tous nos beaux discours ne tendent apparemment qu'à nous blouser nous-mêmes et à blouser les autres... Dites-moi où sont chez nous ces crèches dont on parle tant, ces salles des lectures? Il n'en est question que dans les romans. En réalité, il n'en existe pas. Il n'y a partout que malpropreté, vulgarité, asiatisme... Je crains et je déteste les faces trop sérieuses, les discours sérieux. Mieux vaut nous taire!*

Il y a du vrai et beaucoup de faux dans ce réquisitoire. En tout cas, Trofimov est le dernier à avoir le droit de le prononcer.

Ecoutez-le encore pérorer devant la petite Ania, qui s'en trouve naïvement ravie. Comme il prétend représenter l'avenir, et que, de par son âge, il devrait en effet le représenter, il est nécessaire que nous l'écoutions davantage articuler toutes ses critiques, qui souvent sont fondées en soi, mais qui, chez lui, restent impuissantes et stériles :

ANIA, levant les bras. — *Comme vous parlez bien! (Un silence.) Aujourd'hui, il fait extrêmement bon ici.*

TROFIMOV. — *Oui, le temps est merveilleux.*

ANIA. — *Pétia, qu'avez-vous fait de moi? Comment se fait-il que je n'aime plus la Cerisaie comme jadis! Je l'aimais tant me semblait-il! Je ne croyais pas qu'il y eût sur la terre un endroit plus beau que notre verger.*

TROFIMOV. — *Toute la Russie est notre verger. La terre est grande et belle, et il ne manque pas de merveilleux endroits. (Un silence.) Songez-y, Ania : votre grand-père, votre arrière-grand-père, tous vos ancêtres étaient seigneurs, possesseurs de serfs. Se peut-il que dans chaque branche de ces cerisiers, dans chaque feuille, vous n'aperceviez pas des êtres humains, et que vous n'entendiez pas leurs voix? Oh! c'est épouvantable. Votre Cerisaie est effrayante. Le soir ou la nuit, quand on passe, la vieille écorce des arbres luit vaguement, il semble que les cerisiers rêvent de ce qui existait il y a cent ou deux cents ans, et que de sombres visions les oppressent. Il n'y a pas à dire, nous avons au moins deux cents ans de retard; nous n'avons rien encore, pas même une façon définie d'envisager le passé; nous ne faisons que philosopher, gémir d'ennui ou boire. Il est clair que pour commencer à vivre vraiment, il faut tout d'abord racheter notre passé, en finir avec lui; et cela ne se peut que par la souffrance, par un labeur inouï, soutenu. Comprenez bien cela, Ania!*

ANIA. — *Notre maison n'est déjà plus à nous depuis longtemps, et je la quitterai, je vous le jure.*

TROFIMOV. — *Si vous en avez les clés, jetez-les toutes dans le puits et partez; soyez libre comme l'air.*

ANIA, enthousiasmée. — *Comme vous avez bien dit cela!*

TROFIMOV. — *Croyez-moi, Ania : croyez-moi! Je n'ai pas encore*

*trente ans; je suis jeune, je suis étudiant; et pourtant combien j'ai déjà souffert. Dès que vient l'hiver, je suis affamé, inquiet, malade, pauvre comme un gueux. Et où le sort ne m'a-t-il pas déjà porté? Où n'ai-je pas été! Pourtant, à toute minute, jour et nuit, de vagues pressentiments ont rempli mon âme; je pressens le bonheur, Ania; je le vois déjà.*

ANIA, rêveuse. — *La lune se lève. (On entend Epihodov jouer sur sa guitare sa même chanson triste. Lever de lune. Varia cherche Ania du côté des peupliers et elle appelle : Ania, où es-tu?)*

TROFIMOV. — *Oui, la lune se lève. (Un silence.) Ce bonheur, le voilà qui vient; il approche de plus en plus; et je l'entends. Si nous ne le voyons pas, si nous ne le connaissons pas, qu'importe; d'autres le verront!...*

*D'autres le verront.* La réalisation, pour un Trofimov, est toujours rejetée dans le futur. C'est toujours d'autres qui l'accompliront. Quant à Ania, naguère enthousiasmée, mais qui n'a plus un kopek et dont la mère repart, à qui seul un Gaïev reste comme appui, elle peut s'appliquer à préparer sa préparation, combien aléatoire : Trofimov lui tourne le dos joyeusement et reprend ses pérégrinations scolaires. D'ailleurs, leur optimisme vain, à eux deux aussi, perdure jusqu'à la fin. Voici leurs dernières exclamations, en sortant de la Cerisaie :

ELLE. — *Adieu, maison! Adieu, vie ancienne!*

LUI. — *Bonjour, vie nouvelle!...*

Lopahine seul, de tous les personnages rassemblés là, avec Varia, fille laborieuse, mais cependant, indécise aussi, Lopahine seul représente une valeur positive, quoique d'un ordre inférieur. Sa réponse à la déclamation de Trofimov sur le progrès est nette : *Eh bien! écoutez-moi. Je me lève à 5 heures du matin; je travaille du matin au soir; je manie constamment mon argent et celui des autres; et je vois comment sont les gens. Il suffit de se mettre à faire n'importe quoi pour comprendre combien il y a peu de gens honnêtes, convenables. Parfois, quand je ne puis m'endormir, je pense : Seigneur, tu nous as donné d'immenses forêts, des champs infinis, les horizons les plus vastes, et nous devrions avec tout cela être des géants...*

Qu'il y ait peu de gens honnêtes, convenables, c'est certain, surtout si l'on se place au point de vue du sacrifice pour en juger. Se sacrifier, aimer et servir son prochain avec désintéressement et constance n'est pas le propre de l'homme. Mais, dira-t-on, est-ce bien là le point de vue de Lopahine? N'est-ce pas trop de parler de sacrifice à son sujet? Je ne suis pas tellement porté à le croire, quand j'observe sa conduite.

C'est lui, le fils de serf, qui invente le plan de salut et même de très considérable enrichissement à qui il n'a manqué que la volonté de ces descendants dégénérés des anciens maîtres de son père pour réussir.

Il met une instance admirable, lancinante, à le leur reproposer et à les avertir de l'imminence croissante du danger.

Il leur prête sans un mot tout l'argent qu'il leur plaît de lui emprunter. Il leur propose spontanément, au surplus, 50.000 roubles à leur verser tout de suite, en attendant la mise en train de l'opération de salut préconisée. Tel est le « mufle » dont parle, avec une légèreté assez odieuse, le futile et vaniteux Gaïev. C'est Pichtchik qui a raison, Pichtchik qui, à la fin du quatrième acte, rembourse tout spontanément ses dettes à ceux à qui il doit quelque chose, avec l'argent que des Anglais viennent de lui verser pour l'affermage d'un lopin de terre où ils ont découvert une argile précieuse (ce qui donne davantage encore raison à Lopahine), Pichtchik qui a le sens de l'honnêteté et qui rétorque à Gaïev : *C'est à la vérité un homme des plus digne...*

Mais la joie de Lopahine — dira-t-on — quand il est devenu

propriétaire de la Cerisaie, sa joie indécente devant M<sup>me</sup> Ranièvski qui pleure amèrement ?

M<sup>me</sup> RANIÈVSKI. — *La Cerisaie est-elle vendue ?*

LOPAHINE. — *Elle l'est.*

M<sup>me</sup> RANIÈVSKI. — *Qui l'a achetée ?*

LOPAHINE. — *C'est moi qui l'ai achetée.*

(Silence. M<sup>me</sup> Ranièvski est anéantie. Elle tomberait si elle ne s'appuyait contre une table et un fauteuil. Varia détache de sa ceinture son trousseau de clés, le jette au milieu du salon, et sort.)

LOPAHINE. — *C'est moi qui l'ai achetée ! Attendez, messieurs, je vous en prie, tout se brouille dans ma tête ; je ne puis parler (il rit). Nous arrivons à la vente et y trouvons Dériganov. Léonide Andréitch (1) n'avait que quinze mille roubles pour racheter, et Dériganov commence par mettre trente mille roubles, toutes dettes payées... Je vois l'affaire, je m'accroche à lui ; je dis quarante mille roubles. Il dit quarante-cinq mille. Moi, cinquante-cinq. Il n'enchérissait donc que par cinq et moi par dix... Enfin, ça a fini ; j'ai poussé jusqu'à quatre-vingt-dix mille, et le bien m'est resté. La Cerisaie est maintenant à moi ! A moi ! (Il rit.) Mon Dieu, Seigneur, la Cerisaie est à moi ! Dites-moi donc que je suis ivre, que je suis fou, que tout cela n'est qu'une illusion... (Il saute sur place). Ne vous moquez pas de moi ! Si mon père et mon grand-père pouvaient sortir de leur tombe et voir comment leur Iermolaï, que l'on fouettait, qui savait à peine lire, qui, l'hiver, courait pieds nus, comment leur Iermolaï a acheté le plus beau bien qu'il y a sur la terre !... J'ai acheté le bien sur lequel mon père et mon grand-père étaient serfs, et où on ne les laissait même pas entrer à la cuisine. Je rêve ; cela ne fait que me paraître ainsi ; c'est une erreur... (Il ramasse les clés et sourit doucement.) Elle a jeté les clés pour montrer qu'elle n'est plus la maîtresse ici... (Il les fait tinter.) Bon ! ça ne fait rien. (On entend l'orchestre qui accorde les instruments.) Eh ! les musiciens, jouez ! Je désire vous entendre ! Vous viendrez tous voir comment Iermolaï Lopahine mella hache dans la Cerisaie, comment les arbres tombent par terre. Nous bâtirons des maisons de campagne et nos petits-fils et arrière-petits-fils verront ici une vie nouvelle !... Musique, joue !*

(L'orchestre joue. M<sup>me</sup> Ranièvski, affalée sur une chaise, pleure amèrement.)

LOPAHINE, d'un ton de reproche. — *Pourquoi aussi, pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ! Ma pauvre, ma chère, il n'y a plus à y revenir ! (Les larmes aux yeux.) Ah ! si cela était déjà du passé ! Si notre vie, si désordonnée, si malheureuse, pouvait un peu changer...*

Oui, ici Lopahine est, comme a dit l'autre, « humain, trop humain »... Il aurait fallu que, parvenu là, il offrit la Cerisaie en cadeau à M<sup>me</sup> Ranièvski, qui fut — sans plus — gentille pour le petit moujik qu'il était autrefois, remarquons-le. Mais cela, c'eût été d'un très grand philanthrope. 90.000 roubles ! Et son bienfait aurait-il d'ailleurs été bien placé ? C'est fort contestable. En tout cas, Lopahine a ce mérite de bien s'apprécier lui-même. Vous l'avez entendu : (Les larmes aux yeux.) *Ah ! si cela était déjà du passé ! (du passé, avec sa magie qui transfigure la laideur elle-même). Si notre vie, si désordonnée, si malheureuse, pouvait un peu changer...*

Il conçoit donc qu'il pourrait changer, monter, s'élever, lui, qui, dès le début de la pièce, se comparait à un groin de porc à portée des friandises... Il se voit comme il est, et même moins beau qu'il n'est en réalité. C'est déjà quelque chose, cela. C'est au moins de la modestie lucide, sinon de la vraie humilité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas Trofimov, songe-creux, qui la fera, la vie nouvelle (— *Bonjour, la vie nouvelle !*) : c'est lui,

(1) Gaïev.

Lopahine. Hélas ! il aura pour fils le Koulak haï par Lénine, mais aussi dénué de scrupules que peu enclin à se laisser bolcheviser. A moins qu'il ne mette aussi au monde des stakhanovistes à veste de cuir, des matérialistes mystiques...

M<sup>me</sup> Ranièvski, vous l'avez entendu, comme Lopahine sait se voir moralement telle qu'elle est. Mais à côté de cela, il y a en elle une sentimentalité, une faculté de colorer poétiquement les événements et les gens qui faussent leur figure. Sa petite Ania, qui surabonde en puissance d'illusion en proportion de son jeune âge, reflète bien ce côté de la nature maternelle pleine de contradictions, quand, à la fin du deuxième acte, immédiatement après que Lopahine n'a pu comprimer sa joie triomphale, elle lui dit, à genoux auprès d'elle : *Maman !... Maman, tu pleures ! Ma chère ma bonne mère, ma jolie maman, je t'aime..., je te bénis. La Cerisaie est vendue, c'est vrai, mais ne pleure pas, maman, tu as la vie devant toi... Il te reste ta belle âme, ton âme pure !... Viens avec moi, maman, viens. Nous planterons une nouvelle Cerisaie, plus belle que celle-ci, tu verras. Et une joie tranquille, profonde s'étendra sur toi, comme le soleil, le soir... Et tu souriras, maman. Viens, maman, viens !...*

Et la dernière parole dite en scène par M<sup>me</sup> Ranièvski, au suprême moment du départ, c'est : *Nous venons*. Et elle va, et, vous le savez, c'est à Paris, pour rejoindre, avec sa « belle âme », avec son « âme pure », comme dit dérisoirement sa fille, celui qui l'y attend, son triste amant. Détail non négligeable : elle part avec les 15.000 roubles de sa tante, sans en rien laisser à son enfant, dont Gaïev se charge il est vrai. Mais c'est Gaïev.

Chez M<sup>me</sup> Ranièvski aussi l'optimisme vain est incurable. Il ne le dispute qu'à l'inconscience, tant du cœur que de l'esprit, et cette inconscience touche franchement à l'odieux.

Cependant, tout n'est pas qu'illusion et mensonge à soi-même, chez elle, ni chez Gaïev. Une douleur terrible les déchire au moment où tout se résout et où ils savourent d'une manière affreuse, en quittant pour toujours le lieu natal et ancestral, le fruit très amer de leur faiblesse coupable. Cela nous les rend pitoyables et leur restitue une sorte de dignité. S'y ajoute, à l'actif de M<sup>me</sup> Ranièvski, le souci qu'elle prend de caser Varia, qu'elle veut marier à Lopahine — mais elle échoue — ; et aussi le souci de faire un sort à Firss, qu'elle a pris ses dispositions pour placer à l'hospice ; mais par l'incurie coupable de Iacha, qui n'a pas exécuté ses ordres et conduit Firss au lieu de son repos, le vieux domestique reste seul et défaillant, dans la maison abandonnée...

Décidément, à la Cerisaie, rien ne peut réussir.

\* \* \*

Mesdames, Messieurs, je suis loin de vous avoir tout dit, de cette œuvre si dense et si pleine de dessous inexprimés, à la fois si russe et si universelle, selon une certaine pente misérable de l'âme humaine.

Je pourrais me livrer à présent à toute une étude du comique particulier de Tchéhov. C'est un comique lugubre le plus souvent, ou bouffon, mais la bouffonnerie, surtout quand elle voisine avec la douleur, est lugubre ; elle est la dérision de l'homme. Le comique, chez un dramaturge, la qualité de son rire, les situations qui font éclater celui-ci sont profondément significatifs de sa vue de l'homme. Celle qui ressort à cet égard de la Cerisaie, c'est que l'homme, si désordonné et si infortuné, est risible, avec, néanmoins, ses prétentions à la grandeur et au bonheur.

Je pourrais aussi m'attacher à étudier le réalisme de Tchéhov. D'une part, il touche à la trivialité, au naturalisme même. Et, de l'autre, il retentit dans une espèce de pénombre vaguement mystérieuse, indéterminée en tout cas, qui le rehausse d'étrangeté.

Vous avez certainement observé les expressions que j'ai dû employer à plusieurs reprises en synthétisant les attitudes de certaines personnes : il semble, on dirait : c'est que nous ne sommes pas toujours fixés sur leur cas; et ils ne paraissent pas l'être davantage eux-mêmes.

Il existe aussi, dans l'ouvrage, un élément, réduit, mais intense, de symbolisme et d'incantation, et même de mystère, qui reste inexplicé, et en quelque sorte surnaturel.

Au premier acte, M<sup>me</sup> Raniévski, en retrouvant la *Cerisaie* et ses souvenirs, est si transportée de joie et de mélancolie mêlées, que, regardant par la fenêtre, elle déclare apercevoir sa défunte mère en train de *traverser la blanche Cerisaie, toute vêtue de blanc. Oui, c'est elle!* (Elle rit.) Mais ce n'est naturellement qu'un petit arbre blanc qui penche, et qui ressemble à une femme. Le réalisme, ici, peut donc aller jusqu'à l'hallucination. Il paraît souvent en être à mi-chemin.

Au troisième acte, aux champs, au moment où la nuit tombe, et où le vieux Firss marmonne, tout à coup un bruit lointain, comme venu du ciel (c'est l'annotation même de Tchéhov), retentit : *c'est le bruit d'une corde qui casse, mourant et triste.* Et Firss, qui, quoique sourd, l'a également entendu, ce bruit, explique : *Avant le malheur, ça s'est produit aussi. Une chouette a crié, et le samovar a ronflé sans s'arrêter.* Gaïev demande : *Quel malheur?* Et Firss répond : *Avant l'émancipation.*

Ce bruit se reproduit pendant le tout dernier jeu de scène, de façon à la fois poignante et symbolique.

C'est l'idée de temps, je l'ai dit, d'échéance, qui domine toute la pièce. La gare, que l'on ne voit jamais, mais que l'on sent toujours voisine, semble la matérialiser, cette idée. C'est de la gare que les personnages arrivent, au premier acte, et c'est à la gare qu'ils retournent, au dernier.

D'autre part, c'est Lopahine, le réaliste, mais le réaliste fruste en qui finalement triomphent, en quelque sorte contre lui-même, par une sorte de fatalité, mais triomphent, l'argent et le mercantilisme, par rapport à la *Cerisaie*, c'est Lopahine qui commence l'action et qui la conclut : il attend M<sup>me</sup> Raniévski et les siens, et il les reconduit. *Sortez tous, je vous prie, Au revoir!*

La réalité terre à terre a vaincu le rêve distingué, mais vidé de force, tenant lieu du Rêve supérieur, hélas absent.

De même, le fait que c'est Firss, le vieux représentant servile et aveuglement fidèle au passé mort, qui reste le dernier en scène, étendu et gémissant, est symbolique de l'issue définitive et irrémédiable du jeu, en ce sens qu'il nous suggère que, seul, d'une aussi lamentable abdication que celle à laquelle Gaïev et M<sup>me</sup> Raniévski se sont livrés, rien d'autre ne peut résulter que l'anéantissement le plus douloureux.

Mais, l'élément qui, le plus antinomiquement et le plus originalement, traverse et recoupe le réalisme, à la fois si vécu et si transposé, j'oserais presque dire si transfiguré de Tchéhov, c'est certainement la Poésie.

La poésie, elle est diffuse partout, dans la *Cerisaie*; mais, parfois, elle se condense et éclate, dans les fleurs, dans le gel, dans les oiseaux qui chantent, dans le soleil qui se couche, dans la lune qui se lève, dans le verger blanc et glacé sur le ciel bleu, dans le sentiment poignant de la fuite irréparable du temps... Ecoutez M<sup>me</sup> Raniévski s'abandonner à une invasion en elle de cette poésie, qui la soulève comme avec les ailes d'un ange :

M<sup>me</sup> RANIÉVSKI, regardant la *Cerisaie* par la fenêtre. — *Oh! ma jeunesse, ma candeur! J'ai dormi dans cette chambre d'enfant; chaque matin le bonheur s'y réveillait en même temps que moi. D'ici, je regardais la Cerisaie; elle était exactement comme je la vois aujourd'hui; rien de changé.* (Elle rit de joie.) *Tout est blanc, blanc... Ma Cerisaie, après un noir et vilain automne, et un hiver glacé,*

*te revoilà, jeune, pleine de bonheur! Les anges du ciel ne l'ont pas quittée!...*

Voilà de quoi est fait l'art d'un grand artiste.

\* \* \*

Il me reste à présent à vous dire qu'au-dessus de la poésie et du symbole, une philosophie se dégage, accablante, de ces quatre actes si souvent profonds.

Un compatriote de Tchéhov, Léon Chestov, a essayé de l'exprimer. Chestov est terriblement dur pour Tchéhov. Sa manière de voir sur lui prend exactement le contrepied de celle de Katherine Mansfield. Celle-ci caractérisait Tchéhov par la bonté et la pureté du regard qu'il pose sur les hommes. Chestov le caractérise par la méchanceté. Il va jusqu'à l'appeler « un malfaiteur ». Car, dit-il, *Tchéhov épie tout ce qui peut naître de bon, d'encourageant et de noble dans l'homme, et, lentement, froidement, systématiquement, il l'abat, le coupe, le supprime, pour ne plus laisser régner que l'unique désolation et le seul désespoir.*

Ce que j'ai essayé de vous montrer, en m'attachant strictement au texte, et en m'efforçant avant tout d'être objectif et fidèle, et donc compréhensif, fait apparaître ce qu'il y a de forcé dans ce jugement cruel. Chestov suppose qu'il a dû se passer quelque chose d'affreux dans la vie de Tchéhov, et que c'est cela qui expliquerait sa rage désespérée d'écrivain qui serait voué à l'abaissement de l'homme. N'est-il pas suffisant de se souvenir de ce que l'auteur de la *Cerisaie*, qui était médecin et fils de serf affranchi (il n'est pas inutile de noter ces deux aspects de sa personnalité), est mort pauvre et tuberculeux à quarante-quatre ans, et qu'en dépit de certains grands succès littéraires et scéniques, il a très mal vécu?

Il avait perdu la foi de son enfance, et « c'est avec perplexité — comme il l'écrivait — qu'il considérait tout croyant intelligent ». Et puis, c'était un Russe d'immédiatement avant les grands malheurs de son pays, d'avant même la terrible explosion annonciatrice de 1905, de l'époque où, dans un trouble croissant, ces malheurs se préparaient.

Tout ce qu'il y a d'accablant dans Tchéhov, et dans cette douloureuse *Cerisaie*, se confond avec un mal de la bourgeoisie et de l'aristocratie russes, que Gontcharoff, un peu moins de cinquante ans plus tôt, avait déjà nommé, dans son chef-d'œuvre *Oblomov* : c'est l'« oblomovtchina », c'est l'indolence invétérée, c'est la volonté toujours limitée à la velléité, c'est le rêve vain l'emportant constamment sur la vie réelle, c'est le lent effritement du sol moral, c'est la paralysie et l'inanité tragique...

C'est ce mal qui exposait si effroyablement la patrie des Tsars — par ailleurs si pleine de génie, de vaillance, d'humanité, de christianisme évangélique, de vrai amour et d'incomparable charme — aux entreprises diaboliques de ceux que Dostoïevski a appelés « les possédés », les « démons », et que nous appelons aujourd'hui les Bolcheviks.

Ce mal russe, c'est d'ailleurs aussi un mal humain, et un mal dont, nous, les Occidentaux actifs et entreprenants, les colonisateurs du monde, nous nous trouvons, sous notre agitation effrénée, tout aussi vaine, tout aussi inane quoique d'une manière adverse, profondément atteints. Si notre classe dirigeante et ce qui reste de nos élites n'opèrent pas des prodiges de redressement, pour parler plus clair s'ils ne se convertissent aux Principes souverains que l'Eglise ne cesse avec angoisse de leur rappeler au milieu du chaos contemporain dont le vertige les entraîne, notre sort ne vaut pas mieux que celui de la Russie à la veille de la catastrophe, de cette Russie si durement méprisée par les plus orgueilleux d'entre nous.

Oblomovtchina... Gaïevtchina, dirai-je! C'est ce mal qui, aux questions que pose en nous le destin de l'homme, répond, par la bouche de Gaïev :

*Quoi qu'on fasse, il faudra mourir...*

Ou encore, par la bouche de Pichtchik : *Toute chose a une fin en ce monde...*

Ou enfin, par celle du vieux Firss : *Rien ne reste, rien...*

C'est la philosophie du Néant, qui, en deçà comme au delà de la mort, veut nous dévorer.

C'est la philosophie de la Mort qui, comme une hache redoublant sur un arbre, veut trancher et abattre le tronc de la vie.

C'est elle qui, désespérément, sombrement, fait rage — mais il s'agit d'une rage comme silencieuse et presque immobile — dans cette scène finale que je dois vous lire.

Seulement, je vous prie en l'écoutant, de vous demander si, pour sentir comme sent un Tchéhov, il ne faut pas, au fond de soi, posséder une vraie noblesse. Si, pour désespérer ainsi, un sens merveilleux de l'espoir n'est pas nécessaire, celui qui éclate jusqu'à la naïveté, jusqu'à l'utopie, dans cette parole de lui : *L'homme doit avoir conscience d'être supérieur aux lions, aux tigres, aux étoiles, supérieur à toute la nature. Nous sommes des êtres supérieurs et grands, et, quand nous parviendrons à connaître toute la force du génie humain, nous serons semblables aux dieux.*

Si, pour marquer, néanmoins, au point où il l'a fait, la faiblesse détestable des hommes, il ne faut pas ressentir pour eux beaucoup d'affection fraternelle, beaucoup de secrète tendresse...

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Eh bien? (Un silence.) Allons, il faut que nous parlions.*

VARIA, ne pleure déjà plus et essuie ses yeux. — *Oui, mère, il est temps que vous partiez. Moi, j'aurai le temps d'aller aujourd'hui même chez les Ragouline, pourvu que je ne manque pas le train...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI, sur la porte, à sa fille. — *Ania, prends ton manteau.*

(Entrent Ania, puis Gaïev et Charlotte Ivanovna.)

Gaïev a un gros pardessus et un passe-montagne autour du cou. Entrent des domestiques, des cochers : Epihodov s'occupe des bagages.)

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Maintenant, en route!*

ANIA, joyeusement. — *En route!*

Gaïev. — *Mes amis, mes chers amis, en quittant cette maison pour toujours, puis-je taire, puis-je contenir les sentiments qui emplissent tout mon être?...*

ANIA, d'un ton suppliant, l'arrêtant. — *Mon oncle!*

VARIA. — *Oncle, il ne faut pas!*

Gaïev, tristement. — *Double bande sur la jaune au milieu... Je me tais.*

(Entrent Trofimov, puis Lopahine.)

TROFIMOV. — *Allons, il serait temps de partir!*

LOPAHINE. — *Epihodov, mon pardessus!*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Oh! encore une minute. C'est comme si je n'avais jamais vu les murailles de cette maison, ces plafonds... Je les regarde avec convoitise, avec un si tendre amour...*

Gaïev. — *Il me souvient, le jour de la Trinité, quand j'avais six ans, j'étais à cette fenêtre et je regardais mon père aller à l'église...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Tous les bagages sont enlevés?*

LOPAHINE. — *Il me semble que oui. (A Epihodov, tandis qu'il*

met son pardessus.) *Tu veilleras à ce que tout soit en ordre, Epihodov, EPIHODOV, d'une voix enrouée. — Soyez sans inquiétude, Iermolaï Alexéitch.*

LOPAHINE. — *Pourquoi as-tu une voix pareille?*

EPIHODOV. — *Je viens de boire de l'eau et j'ai avalé quelque chose.*

IACHA, d'un air méprisant. — *Barbarie!...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Quand nous serons partis, il ne restera pas une âme ici!...*

LOPAHINE. — *Jusqu'au printemps.*

(Varia tire d'un fourreau un parapluie qu'elle a l'air de brandir : Lopahine prend un air effrayé.)

VARIA. — *Qu'avez-vous?... Je ne pensais même pas...*

TROFIMOV. — *Allons, mesdames, en voiture. Il en est grand temps. Le train va arriver tout de suite.*

VARIA. — *Pétia, voici vos caoutchoucs; ils étaient à côté de la malle. (Attristée.) Et comme ils sont sales... vieux!...*

TROFIMOV, mettant ses caoutchoucs. — *Partons, mesdames, messieurs.*

Gaïev, profondément troublé, craignant de pleurer. — *Le train... la gare... Croisé au milieu, double bande sur la jaune dans l'angle!...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Partons.*

LOPAHINE. — *Tout le monde y est? Il n'y a plus personne? (Il ferme la porte sur le côté à gauche.) Ici, tout est emballé; il faut fermer. Partons.*

ANIA. — *Adieu la maison; adieu, la vie ancienne!*

TROFIMOV. — *Bonjour, la vie nouvelle!*

(Il sort avec Ania. Varia parcourt la chambre d'un regard et sort sans se presser. Sortent Iacha et Charlotte avec son chien.)

LOPAHINE. — *Ainsi, jusqu'au printemps!... Sortez tous, je vous prie. Au revoir!*

(Il sort. M<sup>me</sup> Raniëvski et Gaïev restent seuls. Comme s'ils attendaient cela, ils se jettent au cou l'un de l'autre et pleurent sans bruit, craignant qu'on ne les entende.)

Gaïev, au désespoir. — *Ma sœur, ma sœur...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Ah! ma Cerisaie, ma chère, ma belle Cerisaie! Ma vie, ma jeunesse, mon bonheur, adieu... adieu!...*

VOIX D'ANIA, joyeuse, appelant. — *Maman!*

VOIX DE TROFIMOV, joyeuse, excitée. — *Aou!*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Un dernier regard à ces murs, à ces fenêtres! Ma pauvre mère aimait à marcher dans cette chambre-ci...*

Gaïev. — *Ma sœur, ma sœur!*

VOIX D'ANIA. — *Maman!*

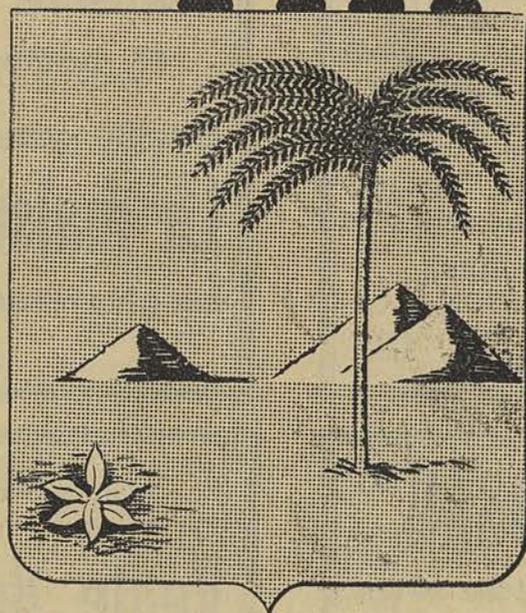
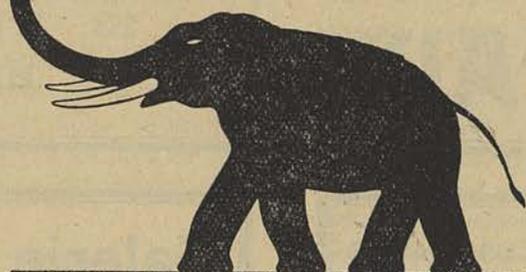
VOIX DE TROFIMOV. — *Aou!...*

M<sup>me</sup> RANIËVSKI. — *Nous venons.*

(Ils sortent. La scène est vide. On entend fermer à clé toutes les portes, puis les voitures partir. Le silence. Puis le bruit sourd, monotone d'une hache sur un arbre. On entend des pas. Sur la porte, à droite, apparaît Firss. Il est vêtu comme à l'ordinaire, veston et gilet blanc; aux pieds des pantoufles. Air malade.)

FIRSS, va à la porte, touche la poignée. *Fermée! Partis!* (Il s'assied sur le canapé.) *On m'a oublié... ça ne fait rien. Je vais m'asseoir ici... Et Léonide Andréitch, j'en suis sûr, n'a pas pris sa pelisse; il n'a mis qu'un pardessus. (Il soupire soucieusement.) Aussi, je n'y ai pas fait attention!... C'est jeune, sans expérience.*

**CÔTE D'OR**



1883

**LE BON  
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS  
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE  
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS  
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET  
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT  
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET  
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

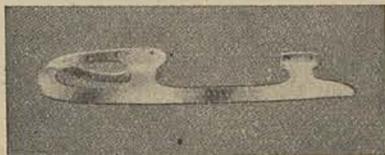


Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

**DUPAIX**

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES



LA PLUS GRANDE  
PRODUCTION  
de patins à glace  
en Belgique

**JEAN GODFRIN** rue de Haerne, 147-151  
— Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES  
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

**Galerie BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

**La maison du TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas



**LE " MOSAN "**

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES



**Le " Mosan "**

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans  
danger**

Société Anonyme

**LES FONDERIES DE LA MEUSE**  
à HUY (Belgique)

GRUPEMENT

POUR LA

**Vente des Sous-Produits  
en Grès et en Petit Granit**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du  
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant  
la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements**  
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

**TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON**

**RÉFÉRENCES:** Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,  
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles  
de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-  
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

*Documentation et photographies seront fournies sur simple demande*

**8, rue de la Paix, LIÈGE**

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

**VOLETS**

**J. Van Huyneghem & Fils**

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.  
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

**RÉPARATIONS**

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES **Tél. 37.28.35**

(Il marmonne quelque chose d'incompréhensible.) *La vie a passé comme si je n'avais pas vécu.* (Il s'étend.) *Je vais m'étendre un peu. Tu n'as plus la moindre force, Firss, rien ne te reste, rien... Ah! empoté!*

(Il reste étendu sans mouvement. On entend le bruit lointain comme tombant du ciel, mourant, lugubre, d'une corde qui se casse. Puis le silence s'établit. On n'entend plus au loin, dans la Cerisaie, qu'une hache frappant un arbre.)

LÉOPOLD LEVAUX.

## L'Albanie et son Roi

Au château impérial de Vienne se trouve une magnifique collection d'armes qui abrite non seulement des spécimens de tous les engins inventés par les hommes au cours des âges pour s'entre-tuer et pour se défendre, mais un grand nombre d'armures, remarquables soit par le prix du métal employé ou par la beauté de l'exécution artistique, soit par la qualité des personnages à qui elles ont appartenu. L'une des pièces les plus précieuses du Musée, c'est un singulier casque à pointe du XV<sup>e</sup> siècle en or finement ciselé. Il y a une vingtaine d'années, un beau jeune homme au type plutôt méridional — visiblement un étudiant étranger — vint visiter la collection; arrivé devant le casque, il demanda avec insistance que l'on sortît la vénérable coiffure de dessous sa cloche de verre. Sans attendre l'autorisation du fonctionnaire, il prit le heaume avec une infinie précaution et le posa sur sa propre tête. « Cette couronne, dit-il, je la ceindrai un jour pour de bon, et vous devrez alors me la rendre. » Le jeune homme avait nom Achmed Zogou, et le casque était celui de Skanderbeg, le plus grand des princes albanais. La fameuse relique se trouve toujours à Vienne, mais il y aura bientôt dix ans que M. Zogou est devenu Zog I<sup>er</sup>, roi des Albanais.

Un curieux homme que ce monarque. Né le 8 octobre 1894 en Albanie centrale d'une très vieille famille aristocratique, fils du chef des Mati, un des clans les plus puissants du pays, il reçoit une éducation à l'occidentale, apprend non seulement le turc, mais aussi l'italien et l'allemand. Dès son jeune âge, il lutte pour l'indépendance nationale contre les Ottomans; pendant la guerre, il passe dans le camp des Australiens, qui ont occupé la majeure partie de l'Albanie, leur amène un corps de volontaires pris parmi les hommes de son clan et obtient le grade de capitaine dans l'armée austro-hongroise. La paix venue, il doit partir en exil, voyage à l'étranger et rentre pour se mettre à la tête d'un mouvement révolutionnaire. Le 24 décembre 1924 ses troupes remportent une victoire décisive sur un gouvernement fantôme, auquel Zogou reproche d'être illégal; en conséquence, le nouveau Président de la République — dignité qu'il assumait le 1<sup>er</sup> février 1925 — donne au régime dictatorial instauré par lui le nom de « triomphe de la légalité ». Le 1<sup>er</sup> septembre 1928, enfin, il atteint le but ardemment convoité : le Parlement unanime lui offre la couronne royale. Le souverain passe les premières années de son règne à chercher la femme de son cœur. Il a plusieurs aventures sans conséquence; l'une d'elles se déroule en partie à Vienne, où il échappe à grand-peine à un attentat. Un écrivain autrichien s'empare du sujet, prévoit l'union future

du monarque avec un des objets de sa flamme et fait paraître en librairie *l'Amour vient au pouvoir*. Cela se produit presque à la fin de 1936, où Zog I<sup>er</sup> tâche d'obtenir la main de la belle et jeune comtesse catholique hongroise Hanna Mikes. Mais cette union n'aboutit pas, pour cause de différence de religion, paraît-il. Un an après, la belle et jeune comtesse hongroise Géraldine Apponyi, catholique comme l'autre, mais encore plus riche de charmes, subjuguée en un clin d'œil le valeureux souverain. Il n'y a plus maintenant d'obstacle confessionnel qui tienne; quoique musulman, le fiancé signe tous les engagements que requiert de lui le Code de droit canon, pourvu qu'il puisse épouser son élue. Le 26 avril 1938 les noces sont célébrées à Tirana au milieu d'un grand concours de peuple, et avec toute la magnificence orientale, alliée aux fastes des vieilles Cours d'Occident. Fasse le Ciel que le noble couple vive heureux et longtemps, gratifié d'une nombreuse progéniture!

\* \* \*

Telle est environ l'histoire d'Albanie au cours du dernier quart de siècle, racontée dans le style des romans populaires, à cela près qu'elle est exacte dans les moindres détails. Mais il y a aussi d'autres aspects de la question.

L'Albanie est encore la contrée la plus mystérieuse de notre continent, et l'une des plus pittoresques. S'étendant en bordure de l'Adriatique, sur la côte sud-est de cette mer, borné au nord par la vieille Serbie yougoslave, à l'est par la Macédoine bulgare et au sud par l'Epire hellénique, le jeune royaume occupe 30.000 kilomètres carrés et possède une population d'un million d'habitants. Jusqu'au 28 novembre 1912 le pays formait une partie de l'Empire turc, tout ce qui restait encore au sultan dans la moitié ouest de la péninsule balkanique. Au moment des guerres qui secouèrent alors ce coin le moins paisible de la vieille Europe, les « Shqipetars » décidèrent eux aussi de s'émanciper. L'on ne savait pas grand-chose à leur sujet, à l'étranger, sinon qu'ils vivaient fiers et sauvages dans leurs montagnes, groupés en tribus pareilles aux clans écossais, pratiquant la vendetta comme en Corse, et parlant une langue incompréhensible aux allogènes. Les personnes plus érudites ajoutaient à cela quelques renseignements plus précis : les Albanais étaient en majorité musulmans, pour un cinquième chrétiens schismatiques (« orthodoxes ») et pour un septième catholiques du rite latin. Ils avaient fourni aux sultans bon nombre d'excellents serviteurs : vizirs, généraux, gouverneurs. Mais ils étaient indisciplinés et enclins à la révolte; témoin ce Mohamet-Ali et son beau-fils Ibrahim qui se taillèrent tout un empire en Egypte et en défendirent la quasi indépendance dans des luttes victorieuses contre la Sublime-Porte (c'est encore la même famille d'origine albanaise qui règne aujourd'hui sur les bords du Nil en la personne de Farouk I<sup>er</sup>). Quant à la langue des Shqipetars, elle intrigue depuis longtemps les philologues; c'est la dernière branche survivante du groupe thraco-illyrien des langues indo-européennes; elle s'est conservée, quoique avec de nombreuses modifications, depuis la haute antiquité, mais les plus anciens documents écrits que nous connaissons remontent au XVII<sup>e</sup> siècle, et il n'y a de véritable littérature que depuis le siècle dernier. L'orthographe n'a été fixée qu'après la guerre mondiale. Les mœurs du pays ne possédaient pas un caractère moins archaïque que la langue; les fidèles des trois religions observaient très strictement les anciennes coutumes, et chez tous la femme était reléguée tout à fait au dernier plan, quoique les chrétiens la respectassent. Les hommes étaient pâtres, chasseurs et guerriers — parfois brigands — à moins qu'ils ne fussent, dans les petites villes, d'habiles artisans ou commerçants. La civilisation moderne n'avait point encore fait

son entrée dans le pays, qui ne connaissait ni chemins de fer, ni routes carrossables, ni voies navigables.

En 1912 donc, les caciques du lieu, dont le plus célèbre s'appelait Essad Pacha, trouvant qu'Istamboul se souciait trop peu de leur petite patrie, proclamèrent l'indépendance de l'Albanie. Comme l'on pouvait prévoir, les grandes puissances mirent aussitôt la main sur l'Etat nouveau-né et lui donnèrent un souverain en la personne de Guillaume, prince de Wied, un Allemand. Débarqué le 7 mars 1914, le brave homme eut à peine le temps de se retourner un peu dans cette terre inconnue, quand la guerre l'obligea à repartir (4 septembre 1914). Depuis cette époque et jusqu'à la réussite d'Achmed Zogou, il n'y eut que des troubles. L'Italie, la Serbie, et l'Autriche rivalisèrent pour attirer l'Albanie dans l'orbite de leur influence. Pendant la guerre, Rome et Belgrade collaborèrent contre Vienne; après la victoire des Alliés, elles poursuivirent chacune leur propre politique en combattant celle du voisin. De 1914 à 1918, le pays connut l'occupation austro-hongroise, allemande et bulgare; française, italienne, serbe et monténégrine. Les chefs de tribu, sous le couvert des armées étrangères, proclamèrent alors toutes sortes de républiques et de principautés, chacune « la seule légitime ». Une des figures les plus bizarres des luttes intestines, c'est Mgr Fan Nola, évêque catholique sympathisant avec les Serbes... et avec les communistes; ce prélat aurait trempé prétendent ses ennemis, dans le complot viennois contre le roi Zog.

Car le maître actuel du pays a mis sur la carte italienne, dès les premières années d'après-guerre. Aussi Rome le soutient-elle ardemment depuis toujours, lui envoie des instructeurs pour son armée, des conseillers pour son administration, et des millions pour sa caisse. L'énergique souverain s'est donné pour mission de moderniser son pays, et il a déjà réalisé une œuvre énorme. On n'a pas construit un kilomètre de voie ferrée, mais des lignes aériennes sillonnent le ciel albanais. A dos d'âne ou en avion : voilà comment on voyage là-bas. Bientôt l'on aura de bonnes routes pour automobiles ou autocars. Le gouvernement ne néglige rien pour donner une impulsion à l'économie et pour la mettre en rapport avec celle des autres Etats européens. L'armée est déjà à la hauteur de sa tâche, l'instruction publique se développe, mais l'essentiel c'est la transformation morale. Zog I<sup>er</sup> travaille à élever une jeune génération consciente de ses devoirs nationaux et capable de diriger ce peuple à la fois neuf et ancien sans l'aide étrangère. Les Albanais sont reconnaissants aux Italiens et aux autres peuples occidentaux des leçons qu'ils leur ont données; mais ils se promettent déjà, avec un bel enthousiasme juvénile, de parfaire de leur propres forces l'ouvrage entrepris. Quand ce jour sera venu, et il n'est plus très lointain, l'Albanie deviendra, malgré sa petitesse, un facteur appréciable de la politique balkanique.

O. FORST DE BATTAGLIA.

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques

---

## L'agonie de Gretna

Ces temps derniers le nom de Gretna Green (ou « Gretna ») a reparu bien des fois dans la presse britannique — parfois même en manchette. Mais, qu'il n'y ait pas de malentendu à ce sujet; cette réapparition tient de l'agonie. Gretna Green est frappé à mort : quelques gambades, quelques convulsions encore, et il n'en restera plus qu'un souvenir. Il est vrai que ce souvenir a des chances de perdurer longtemps, très longtemps même. En effet, ces deux mots de Gretna Green sont nimbés d'une auréole ultra-sentimentale, il s'en dégage un prestige *sui generis*. Tout le monde en connaît — ou est censé en connaître — les raisons.

Il faut les chercher, tout d'abord, dans certaines singularités de la législation écossaise en matière de mariage. Qu'on en juge : cette législation reconnaît comme légitimes des unions qu'elle qualifie *elle-même* d'« *irregular* »!! Point n'est besoin d'y paraître en personne pour être « légitimement » marié devant l'équivalent écossais d'officier d'état civil ou le clergyman. A la rigueur, une déclaration de l'homme et de la femme suffit, *même sans témoins*! Et cette déclaration ne doit pas nécessairement être faite par écrit : elle peut l'être oralement et même *par signes* (1)! Officiellement, une telle union sera qualifiée d'« irrégulière », mais, phénomène combien bizarre, cela ne l'empêchera pas d'être parfaitement valide aux yeux de la loi, les enfants qui en seront issus seront regardés comme légitimes, etc.!

Ce n'est pas tout, et la législation du pays de Walter Scott nous réserve, dans le même ordre d'idées, d'autres surprises encore. Que direz-vous du mariage *by habit and repute*? L'homme X... cohabite notoirement avec la femme Y... Si cette notoriété ne fait pas de doute; s'il s'agit là de l'opinion arrêtée des amis et voisins — eh bien, un beau jour un arrêt judiciaire pourra déclarer X... et Y... mari et femme... Il reste à ajouter que, pour toutes ces « unions », le consentement des parents n'est pas requis, même là où il s'agit de mineurs, (pourvu qu'ils aient atteint l'âge de puberté (2)).

Si nous ajoutons encore que certains desdits « mariages » ne sont pas regardés comme valides en dehors de l'Ecosse, nous aurons une idée de l'incroyable chaos qu'ils sont susceptibles d'engendrer immanquablement dans le domaine moral, dans le domaine religieux, dans le domaine juridique, dans le domaine financier. Fort heureusement le gouvernement britannique s'est décidé — enfin! — à y mettre bon ordre. Il y a près d'un an, une Commission parlementaire était nommée à cet effet, et récemment M. Walter Elliot, ministre pour l'Ecosse dans le cabinet Neville Chamberlain, faisait connaître à la Chambre des Communes que cette Commission avait élaboré un projet de loi appelé à mettre fin à un régime matrimonial aussi anarchique (le mot n'est pas de M. Elliot), tout en simplifiant à l'extrême le système appelé à le remplacer. Ce n'est vraiment pas trop tôt...

Du même coup, Gretna Green devra fermer ses portes hospitalières. Ou plutôt : Gretna Green continuera à subsister, mais ce qui avait fait sa gloire, ce qui l'avait rendu célèbre, ce qui l'avait porté au pinacle : toute cette auréole, tout ce prestige sentimental vont disparaître à tout jamais. *Vanitas vanitatum...*

\* \* \*

(1) Je trouve ces renseignements dans l'*Encyclopaedia Britannica*; donc aucun doute à ce sujet.

(2) Toujours d'après l'*Encyclopaedia Britannica*.

Gretna Green est un village situé dans le Dumfriesshire, à neuf milles au nord-nord-ouest de Carlisle, sur la frontière anglo-écossaise (il y a une station du « London and North-Eastern Railway » de ce nom, mais inutile d'ajouter que c'est là une étape qui est prosaïquement brûlée par les express et les rapides). La renommée de Gretna Green remonte à 1754 : à cette date une loi était adoptée, sur l'initiative d'un lord Handwicke, par le Parlement britannique; loi qui interdisait les mariages entre mineurs et les mariages clandestins en général. Mais son action était, pour une raison ou pour une autre, limitée à l'Angleterre et au pays de Galles. Du coup, l'Ecosse se voyait promue au rang de Terre Promise de tous les jeunes couples plus ou moins amoureux auxquels leur âge, leurs parents ou, d'une façon générale, les circonstances venaient cruellement mettre des bâtons dans les roues. Ces couples affluèrent vers l'Ecosse par centaines, par milliers, utilisant de leur mieux les transports fort peu adéquats de l'époque. Et comme Gretna Green était situé tout près de la frontière, de ce *border* témoin jadis de tant de batailles sanglantes entre Anglais et Ecossais, ce fut Gretna Green qui bénéficia de cette idyllique et émouvante ruée. Il y avait justement là un forgeron ingénieux et entreprenant : son nom m'échappe; il ne manqua pas de saisir l'occasion aux cheveux. Utilisant largement les abracadabrantes facilités que lui donnait la surprenante législation écossaise, cet homme de bien se mit à « marier » les jeunes couples d'amoureux à tour de bras. Comme bien on pense, sa réputation ne tarda pas à se répandre au loin. D'une part ses affaires prospérèrent, de l'autre ce ne furent pas seulement les vieilles misses ayant perdu à tout jamais tout espoir de convoler en justes noces qui s'attendrirent sur son rôle : bientôt poètes et écrivains s'en mêlèrent et, sacrifiant au flot de sensiblerie qui déferlait à travers l'Angleterre, chantèrent à qui mieux mieux les louanges de Gretna Green, lui forgeant ainsi — c'est le cas ou jamais de le dire — la plus douce (la plus féconde aussi) des publicités.

Désormais, ce fut là un des thèmes préférés sur lesquels s'exerçait la sensiblerie britannique. D'autre part, les amoureux ne cessant d'affluer de tous côtés, les affaires de notre forgeron, puis de ses héritiers et successeurs, prospéraient en conséquence. Ce qu'ils devaient bénir le nom de lord Hardwicke, auteur involontaire de cette surprenante prospérité!

Un siècle s'écoula au cours duquel la renommée de Gretna Green, ce paradis, ce sanctuaire des jeunes cœurs britanniques blessés par Cupidon, ne fit que grandir. Mais en 1854, exactement cent ans après l'initiative de lord Hardwicke, un autre « milord » estima qu'il y avait lieu d'intervenir pour enrayer cette activité fébrile par trop débordante. Ce milord avait nom lord Brougham — ce même lord Brougham dont un square de Cannes (Alpes-Maritimes) perpétue encore la gloire. Lord Brougham réussit à faire voter par le Parlement une loi en vertu de laquelle il faudrait désormais, pour pouvoir se marier « légalement » (encore qu'irrégulièrement!) à Gretna Green, trois semaines de séjour préalable en Ecosse. Gretna Green, ses pompes et ses œuvres connurent en conséquence une période de déclin qui prit fin cependant au début du XX<sup>e</sup> siècle : ce fut alors une ère de prospérité — au moins relative — derechef.

Depuis une dizaine d'années la « forge » de Gretna Green (depuis longtemps, il va de soi, modernisée et transformée de fond en comble) appartient à un certain M. R..., qui n'est du reste ni Ecossais, ni forgeron, mais Anglais et sellier. C'est un homme d'affaires pratique et entendu, et ses fonctions, si j'ose dire, de grand prêtre très laïque de Gretna Green lui apportent bon an mal an de 1.500 à 2.000 livres. Autant dire que c'est avec une sympathie des plus médiocres qu'il envisage l'éventualité de l'entrée en vigueur de la loi appelée à tuer son fructueux

commerce. La « forge » de Gretna Green, toute débordante de reliques plus ou moins authentiques d'un passé idyllique exalté par tant de célébrités littéraires, deviendra musée; en cette qualité, l'Etat étendra sur elle son aile protectrice — mais les deux mille livres sterling?!

Nombreux seront du reste les idéalistes appelés à avoir le cœur brisé du fait de la disparition de Gretna Green, et qui longtemps ne pourront se faire à cette idée qui leur paraît sacrilège : un très prosaïque *bill* devenu loi faisant du jour au lendemain table rase d'un passé aussi poétique, aussi pittoresque, d'un passé sur lequel il faisait si bon de s'attendrir, d'un passé tissu de serments, d'enlèvements, de soupirs et de timides baisers? Avouons-nous, sans rougir, que nous ne sommes pas du nombre desdits idéalistes? Le mariage nous paraît une institution beaucoup trop majestueuse et d'un caractère bien trop élevé pour ne pas l'entourer de garanties autrement sérieuses que celles qu'un couple censé être désireux de commencer une vie nouvelle est à même de puiser en folâtrant dans les alentours et dans l'ambiance de l'« historique » enclume de Gretna. Au lieu de plaindre ceux des Ecossais épris de leur passé, de tout leur passé, que la disparition prochaine de Gretna Green afflige, félicitons plutôt l'Ecosse de se voir amputée d'ici peu d'un anachronisme, d'un vestige du bon vieux temps devenu, avouons-le, un peu encombrant et jurant par trop avec la prosaïque réalité de nos jours. Gretna Green ne sera pas seul à s'en aller du reste : du même coup, une législation matrimoniale peut-être fort respectable, mais en tout cas bien singulière, va céder la place à des lois plus dignes de notre époque. L'Ecosse ne gagnera-t-elle pas au change? Franchement, de vous à moi, toute cette plaisanterie n'a-t-elle pas assez duré?

Comte PEROVSKY.

---

## En quelques lignes...

---

Muguet.

La mode s'est définitivement imposée du muguet porte-bonheur. Il faut avouer que la mode est charmante. C'est grâce à ces clochettes parfumées qui tintent dans tous les vers des poètes d'avril que nous avons supporté sans excès de maussaderie le retour offensif des giboulées de mars.

Dès la veille du 1<sup>er</sup> mai, mille et un éventaires fleuris sollicitent les amoureux. Il n'en coûte que vingt sous pour dire à sa belle des aveux discrets et tous les souhaits de bonne chance. Allons! pas une cousette, pas une petite-main ne passera, cette année, à côté du bonheur promis par le muguet!

C'est cet égalitarisme innocent qui fait le charme d'une tradition printanière. Les clochettes fraîches sont à tout le monde, comme le soleil du Bon Dieu, comme la jeune verdure des bourgeons, comme la chanson du merle, comme les larmes. Et bientôt, toute la ville n'est plus qu'un bouquet dont les fleurs auraient juré de contenter chacune.

D'où vient-il, ce muguet du 1<sup>er</sup> mai? Pas de la forêt proche, bien sûr! Avril n'a pas tenu convenablement son rôle; et la maudite bise polaire a fait mentir le Théophile Gautier de nos anthologies. Il faut croire que, sous la verrière des serres, dans un climat artificiel et surchauffé, s'épanouissent, pour toutes les boutonnières, les brins jolis que la marchande nous tendra.

Mais rien ne vaut ce muguet encore verdâtre, ce muguet chétif et si doux-fleurant que l'on s'en va cueillir soi-même, dans le sous-bois comme une éponge. Parce que les clochettes s'égrènent volontiers au voisinage des sources, il ne faut pas avoir peur d'enfoncer le talon; et les souliers fins y perdront leur lustre. Mais quelle fête que la découverte d'un champ fleuri, avec des parfums très subtils et toute la joie vive des feuilles bien luisantes! Dans la forêt de Chantilly, les beaux dimanches de mai vont ramener la quête du muguet. Les tandems feront penser à quelque bataille de fleurs. Et il y aura, toute la semaine, sur la table de Jenny l'ouvrière, dans un vase de quatre sous, des clochettes qui se ferment sur le souvenir d'un tendre garçon.

#### Cortège rouge.

Il pleuvait. On était vaincu par la tempête...

Mais la vérité m'oblige à dire qu'à Liège, du moins, le cortège traditionnel du 1<sup>er</sup> mai réunit un grand concours de « défilants » et de curieux. Les parapluies dégoulaient à verse. Sur les cuivres de la fanfare les gouttelettes faisaient des larmes. Le vendeur du *Prolétaire* et de la *Voix du Peuple* avait relevé le col de son veston. L'enthousiasme régnait dans les rangs.

Ce qu'il y a de plus curieux, d'ailleurs, de plus symptomatique, c'est que cet enthousiasme des militants n'avait rien à voir avec l'exaltation des idées de paix. Il est loin le « fusil brisé »! Désormais, les belliqueux, les traîneurs de sabre, les buveurs de sang, c'est nous! C'est nous, les champions de l'intervention en Espagne! C'est nous qui réclamons, à cor et à cri, contre le « fachisme. » et contre cette canaille de Franco, des canons, des avions, des obus, des cartouches!

Toute la manifestation, en effet, se déroula sous le signe de la guerre sainte. Des drapeaux rouge, or et violet (aux couleurs de la République de Negrin) avaient pris la tête des sections militarisées. Ordre était donné de claquer des talons et de bomber le torse. Sur la chemise bleue du J. G. S., la cravate rouge mettait une tache de sang. Et des bambins, hauts comme trois pommes et percés jusqu'aux os, s'époumonnaient à crier, d'une petite voix éraillée : « Des ca-nons, des a-vions pour l'Es-pagne! »

Tel fut, sous la drache nationale, le cadeau de printemps de l'Internationale rouge. Et l'on ne peut s'empêcher de songer au tragique du destin d'un Vandervelde. Avoir débuté dans la carrière par des excommunications majeures contre les munitionnaires et les généraux, et finir dans la peau d'un colonel en civil de la Brigade Teruel!

Il est vrai que, sur la Place Rouge, à Moscou, bien protégé par un triple cordon de janissaires géorgiens, Staline, le 1<sup>er</sup> mai, regardait défiler des tanks et des batteries à tracteurs.

J'aime mieux — décidément — Jenny l'ouvrière et son muguet.

#### Crochet!

C'est le petit jeu en vogue. Le malheur est qu'il ne s'agit nullement d'un petit jeu innocent.

On parle beaucoup de l'Anglais qui suivait le cirque pour voir dévorer le dompteur. Nombre de contemporains ne hantent plus les salles de spectacle que si vous leur promettez la sadique attraction d'un ténor « mis en boîte » ou d'une diseuse que la huée publique oblige de s'enfuir dans la coulisse, au milieu du poème. Le « crochet », puisqu'il faut l'appeler par son nom, est même en train d'envahir les salons. Des amis vous invitent à prendre le thé ou une coupe de champagne : « Et puis, vous savez, mon cher », ajoute la petite madame en clignant de l'œil,

« il y aura un crochet!... » Cela signifie que, vers les dix heures, des amateurs plus ou moins bénévoles se soumettront au jugement plus ou moins éclairé de l'auditoire mondain.

A la T. S. F., des postes se sont spécialisés dans la présentation de ces vedettes d'un soir. Un chevronné des tréteaux — et qui s'appelle, par exemple, Saint-Granier — se taille, d'abord, un succès facile en multipliant, à l'adresse du concurrent pris d'un trac fou, des saillies dont la qualité première n'est sûrement pas la délicatesse. Et l'on entend, alors, sortir de la boîte à musique une voix qui peut faire songer à quelque chevette apeurée, mais qui peut aussi rendre jaloux les trilles de Lily Pons en personne.

Nous nous sommes laissé dire qu'aux temps héroïques du crochet, le malheureux ou la malheureuse coupables de déplaire à leurs juges naturels étaient « sortis » de scène par un très authentique croc à cabots, lequel, manœuvré du côté cour, vous les rejetait, effondrés, du côté jardin. Cependant, le public, sans pitié, hurlait, sur l'air des lampions : « Cro-chet! Cro-chet! »

Ces mœurs de sauvages qui secouent le cocotier se seraient quelque peu adoucies. Aujourd'hui, si nos informations sont exactes, l'exécution se pratiquerait en silence, comme au sérail : une majorité de mains levées serait le signe du verdict infamant. Mais les Romains du Cirque connaissaient déjà quelque chose d'analogue. A cette différence près qu'ils abaissaient le pouce, eux, pour marquer au gladiateur vaincu que la pitié populaire était désormais un vain mot.

Le crochet n'est pas un divertissement innocent : mais une des manifestations les plus cyniques de la cruauté des masses anonymes et de ce nivellement par le bas qui est la honte du siècle où nous essayons de vivre.

#### Un maître de l'humour

On nous la baille belle avec l'humour anglais, rien que l'humour anglais, toujours l'humour anglais! La vérité est que les derniers romans publiés de l'autre côté du Channel, comme disent les Français qui veulent être à la page, dégagent une impression d'ennui soigneusement cultivé. Il faut relire Chesterton ou remonter jusqu'à Dickens pour retrouver le secret de cet humour souriant qui fait totalement défaut, d'ailleurs, à un Bernard Shaw.

Mais j'ai mis la main sur un maître de l'humour. Et je voudrais que tous les hypocondres, que tous les broyeurs de noir, que tous ceux que l'Anschluss empêche de dormir fassent, au contact d'Erich Kästner, une solide cure d'optimisme.

Erich Kästner était déjà connu par ce chef-d'œuvre de psychologie enfantine : *Emile et les détectives*. Nul récit d'aventure n'est plus capable que celui-là de passionner nos garçons de douze ans, où l'on voit une association fraternelle de gamins de rue faire quinaud un escroc professionnel et le remettre, après mille ruses et traverses, entre les mains du commissaire. Dans *Petit-Point*, un autre récit, également savoureux, de mœurs enfantines, Kästner avait démontré, le plus joliment du monde, que la morale n'est pas une chose ennuyeuse, du moment que vous l'enseigniez occasionnellement et à travers les lunettes bleues qu'un enfant chausse tout naturellement sur son nez fripon.

Mais voici *Trois Hommes dans la neige* : un roman dont je ne suis pas même tout à fait sûr qu'il soit né d'hier. Qu'importe, au demeurant, la bande rouge « Vient de paraître », si le livre est amusant et d'une philosophie fertile en rebondissements malicieux!...

Imaginez qu'un gros industriel dix et dix fois millionnaire a gagné lui-même, honnêtement d'ailleurs, et sous un pseudonyme, le second prix du grand concours de slogans publicitaires

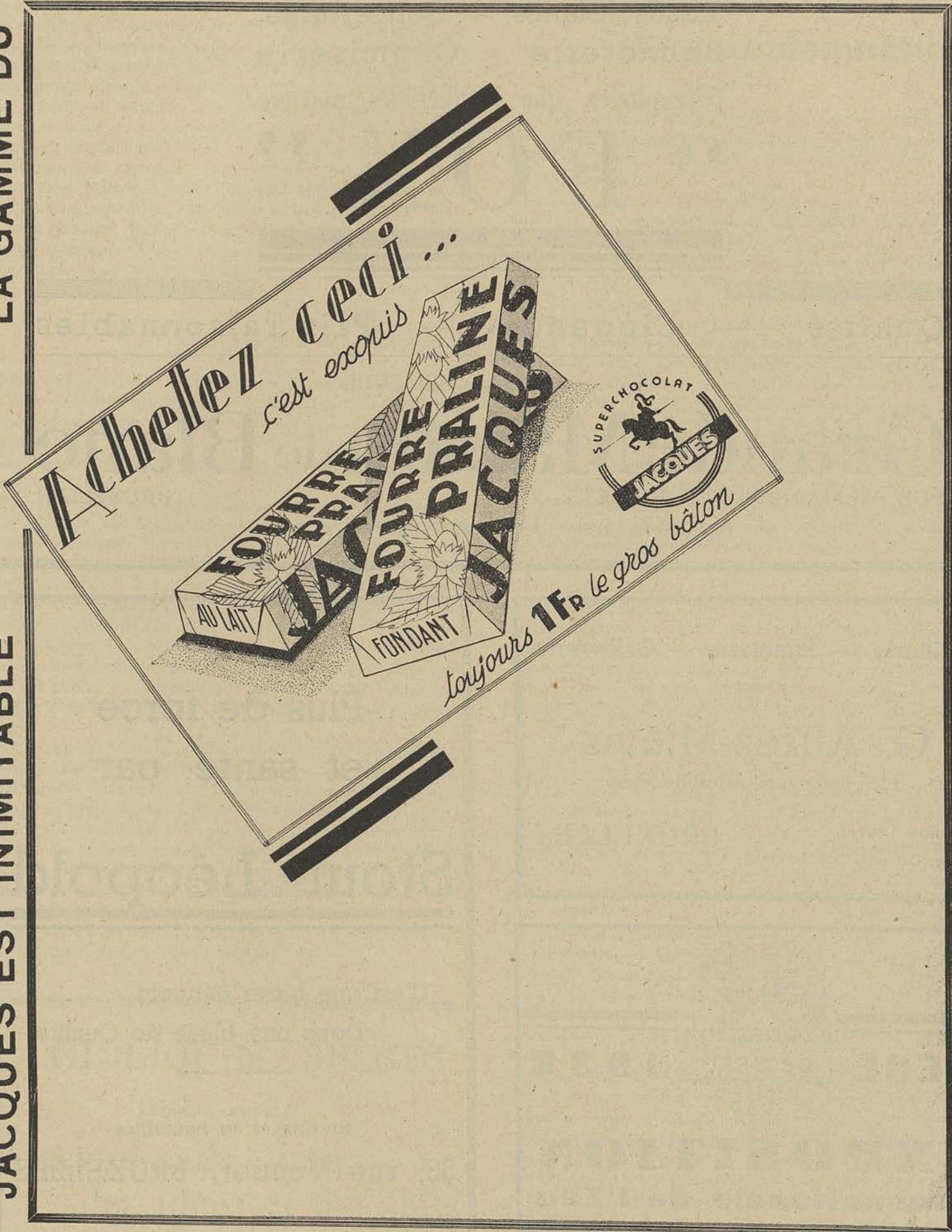
SUPERCHOCOLAT JACQUES EST INIMITABLE

LA GAMME DU

JACQUES EST INIMITABLE

• LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT JACQUES EST

INIMITABLE • LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT



Pour votre Linge de maison,  
Tissus blancs - Couvertures,  
Bonneterie - Chemiserie  
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Élégnance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

**Grande Maison de Blanc**

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

**G. Aurez-Miévis**

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67  
Compte Chèques 4067  
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

Plus de force  
et santé par

**Stout Léopold**

C'est une bière Léopold  
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES



EXPOSITION  
INTERNATIONALE  
DE L'EAU  
LIÈGE  
1939

**LIEGE 1939**

**EXPOSITION  
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.

qu'il organisa pour lancer ses produits. Imaginez que le premier prix est dévolu à un jeune homme pauvre. Imaginez que premier et second prix rapportent aux lauréats un séjour gratuit d'une quinzaine dans un hôtel de la montagne où se pratiquent les sports d'hiver. Imaginez enfin que, par suite d'une indiscretion compliquée d'un imbroglio, le jeune homme pauvre soit pris pour le millionnaire incognito, tandis que le très authentique businessman se trouve en butte aux persécutions de la valetaille.

Sur ce thème de la substitution, vieux comme la comédie grecque et comme Plaute, mais qui se révèle un des plus puissants ressorts du comique, tant il est vrai que l'habit fait le moine, Erich Kästner a brodé des scènes d'une fantaisie endiablée, d'un mouvement si juste de ton et que la *vis comica* élève jusqu'au plus haut degré de la satire et du plaisant.

Vous saurez gré à Monsieur Trois-Etoiles de vous avoir recommandé un livre gai, un livre sain.

#### Les enfances de Lamartine

Sous ce titre prudent : *Lamartine raconté par ceux qui l'ont vu*, M. Henry Dérioux exhume un choix de documents qui pourraient bien faire hurler les irréductibles adversaires de la critique biographique.

Cueillons dans ce spicilège quelques renseignements relatifs à l'enfance.

Alphonse-Marie-Louis de Lamartine fut baptisé, le lendemain de sa naissance, soit le 22 octobre 1790, par le curé Focard de la paroisse Saint-Pierre, à Mâcon. A onze ans, sur les conseils de sa mère, il lit, chaque matin, pour s'exciter au sentiment religieux, « un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand ». L'année suivante, nous sommes un peu surpris de constater que cette mère attentive se déclare ravie de l'intérêt que prend son fils aux *Confessions* de saint Augustin. A quatorze ans, Alphonse joue un rôle d'orateur dans les exercices que les bons Pères font faire, en public, à leurs meilleurs élèves. Et voilà comme un collégien de Belley se préparait au fameux discours sur le drapeau rouge!

Pour ceux qui croient volontiers que les grands écrivains ont commencé par être de parfaits cancre, recopions tout uniment le palmarès de l'année 1806 : *Præmia dictaturæ*, 1<sup>er</sup> Alphonse de Lamartine; Amplification latine, 1<sup>er</sup> Alphonse de Lamartine; Amplification française, 1<sup>er</sup> Alphonse de Lamartine; Poésie, 1<sup>er</sup> Alphonse de Lamartine. En Sermon latin, il ne décroche que la seconde place; et il n'est pas cité en discours grec. Ce dernier détail a bien sa valeur. Le néo-hellénisme Lamartinien fut toujours fort vague. Il a parlé de Nausicaa et il réclamait un *Homère*, notre doux rêveur des *Harmonies*... Ce n'est pas suffisant pour prendre la suite d'André Chénier.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

---

## Le jansénisme et sa condamnation<sup>(1)</sup>

On m'a demandé de vous parler des « erreurs jansénistes ». J'avais hésité quelque temps à accepter ce sujet, qui est bien ardu en lui-même, et de plus assez délicat à traiter ici. Vous allez vite me comprendre.

Le jansénisme, c'est la doctrine professée par l'évêque d'Ypres Jansenius, qui mourut avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, et répandue en France par son ami l'abbé de Saint-Cyran et les fameux théologiens de Port-Royal. Il l'exposa dans son livre *Augustinus*, écrit avec beaucoup d'érudition, plus d'érudition que de sens critique, pour expliquer l'enseignement de l'illustre saint Augustin sur les graves problèmes de la prédestination et de la grâce. L'ouvrage, paru deux ans après la mort de son auteur, fut tout de suite accusé par des théologiens catholiques de déformer les idées du Docteur de l'Eglise, et de ressusciter, bien que Jansenius s'en défendît, des erreurs condamnées chez le théologien Baïus au siècle précédent. Le fait est que l'auteur, esprit vigoureux, mais littéraliste et d'une logique étroite, avait durci et trop généralisé certaines expressions plus oratoires que théologiques échappées à saint Augustin dans le feu de sa polémique contre les pélagiens, ces hérétiques qui niaient la nécessité de la grâce divine, notamment celles qui concernaient la difficulté grave mais non insurmontable que le pécheur invétéré éprouve à exercer sa liberté en faveur du bien. D'ailleurs Jansenius s'était soumis expressément à l'avance aux décisions du Saint-Siège, pour l'autorité de qui il professait le respect le plus catholique, et on peut présumer, vu les sentiments sincères affichés par lui, durant sa vie, que ce Jansenius se serait soumis à sa condamnation, et n'aurait donc pas été un « janséniste » rebelle.

Cinq propositions tirées de son livre, et résumant fidèlement le sens des assertions qui y étaient jugées le plus caractéristiquement blâmables — sens sur lequel les disciples même de Jansenius s'accordaient tous à l'origine avec leurs contradicteurs, — furent déferées au jugement de Rome qui les condamna comme entachées d'hérésie. Les partisans de l'*Augustinus*, dont les plus illustres furent le grand Arnauld et Pascal, reconnurent bien qu'elles étaient condamnables dans les termes sous lesquels on les avait mises, mais en déclarant qu'ils ne trouvaient pas ces termes-là, avec le sens erroné qu'ils impliquaient, dans le texte de Jansenius; c'est que parfois Jansenius s'était exprimé d'une façon moins brève ou plus enveloppée. Ce fut la fameuse dispute sur le droit et le fait, qui dura des dizaines d'années. En réalité, ces théologiens, en chicanant sur des mots, cherchaient à sauver le fond des propositions de leur maître, et ils usèrent plus d'une fois à cet effet de procédés qu'on appellerait « jésuitiques », si l'on voulait user de leur langage, et d'un terme qui remonte justement aux jansénistes, formé pour déprécier l'autorité des jésuites, qui furent parmi leurs plus grands adversaires. Pour démasquer leurs faux-fuyants, Rome fut obligée d'employer un langage de plus en plus catégorique. Le grand et noble Blaise Pascal, si honoré des catholiques et des autres, fut lui-même séduit par les équivoques que maintenaient ses amis de Port-Royal, et il mourut janséniste, mais assurément sans croire que sa position dût être condamnée définitivement par l'Eglise le jour où l'on en aurait reconnu la vraie explication; il supposait

(1) Nous devons à la grande obligeance de notre consœur suisse *Nova et Vetera*, la publication, ici, de cette conférence faite sur l'invitation d'un Cercle protestant.

le jugement décisif toujours en suspens, et il est donc mort catholique de cœur et d'intention, avec les sacrements catholiques. Arnauld lui-même, qui paraît avoir été beaucoup plus opiniâtre au fond, et pas si loyal, n'a jamais été excommunié. Aussi, même parmi les catholiques, ceux qui sont le plus portés à la rigueur, ou bien des lettrés fervents admirateurs du « grand siècle » dont les solitaires et les religieuses de Port-Royal, célébrés par Sainte-Beuve, étaient d'austères et très « représentatifs » personnages, le jansénisme a longtemps joui de quelque préjugé favorable. Mais, après les bulles très catégoriques des papes, avec les appels des obstinés au « Pape mieux informé » ou à un Concile, puis le fanatisme de leurs « convulsionnaires » de saint Médard, leur union en une sorte de parti politique, répandu dans les parlements et les hautes classes, non seulement avec les gallicans les plus hostiles à Rome, mais avec les libres penseurs encyclopédistes, les partisans de Jansenius finirent par sortir tout à fait de l'Eglise et sont réduits aujourd'hui à une petite secte schismatique qui vit en Hollande, où elle a son archevêque à Utrecht, et deux évêques. L'influence que ces querelles ont eue pour la déchristianisation de la France apparaît aujourd'hui avoir été des plus néfastes.

\* \* \*

Or, avant de vous parler des erreurs condamnées par l'Eglise chez les jansénistes, voici pourquoi j'ai eu à surmonter quelque embarras. Je ne viens pas faire ici de polémique, je ne suis que simple rapporteur de ce que l'Eglise professe sur tel ou tel sujet que vous m'avez désigné. Dans le cas présent, il m'est impossible de répondre à votre désir sans mettre franchement à nu l'opposition primordiale et essentielle qu'il y a entre doctrine catholique et doctrine protestante. Car les principaux des jansénistes avaient beau entretenir des controverses, parfois très acerbes, contre la Réforme, — Arnauld surtout, mais déjà Jansenius lui-même, — il est cependant incontestable que, à leur insu, par leurs opinions particulières, ils introduisaient l'esprit de Calvin dans la théologie catholique. Jansenius avait jugé presque orthodoxes les décisions prises par le synode hollandais de Dordrecht en faveur de la doctrine rigide de Calvin sur la prédestination et la réprobation, atténuée à peine dans les termes, contre le théologien réformé Arminius, que cette assemblée condamna comme pélagien. En dénonçant les erreurs de Jansenius sur ces points-là, je risque donc peut-être de toucher au vif les convictions de quelques-uns parmi vous, ceux qui resteraient les plus « confessionnels », les plus attachés aux enseignements dogmatiques des réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle. Qu'importe, nous nouons ces entretiens pour nous connaître, en toute loyauté et amitié, mais non avec l'espoir de tomber sur-le-champ d'accord; le résultat doit être que les discussions qui, plus tard, naîtraient du souvenir de ces exposés portent sur des opinions réellement professées par les catholiques et les protestants, et non sur des fantômes créés par l'ignorance mutuelle. Trop souvent, de part et d'autre, on se lance à la tête des reproches comme ceux-ci : d'un côté tyrannie doctrinale, servilité de la pensée personnelle, religion purement extérieure et dévotions mécaniques, oubli de la grâce du Christ unique Rédempteur, adoration de la Vierge et des saints, invention d'intermédiaires qui séparent du Sauveur, croyance magique aux sacrements, etc.; de l'autre côté, absence d'autre bien doctrinal qu'une opposition systématique aveugle à tout ce qui est de l'Eglise romaine, anarchie orgueilleuse du libre examen, mépris des œuvres, vague absolu de la croyance, esclavage des modes changeantes de la critique, froideur ou sentimentalisme inconsistant et ainsi de suite. Ici nous n'avons pas à redouter chose pareille; nous laissons ces argumentations aimables

aux gens passionnés et mal informés, aux milieux simplistes, arriérés ou sectaires. Mais, devant certains sujets, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas dissimuler, en nos communications loyalement fraternelles, ce qui divise essentiellement le catholicisme et le protestantisme demeuré le plus traditionnel, le plus dogmatique. C'est, dit un théologien protestant parisien, M. le pasteur Pierre Maury, dans un article récent et objectif, que je résume et dont je reproduis parfois les termes mêmes : c'est ce qui « concerne la conception des relations possibles entre l'homme et Dieu »; tout le reste, règle de foi universelle et impérative ou libre examen, infaillibilité ou faillibilité de l'Eglise, contradictions sur la Bible et la Tradition, sur les dogmes particuliers, n'est que conséquence de la divergence primordiale. Or, toujours d'après notre auteur, que je ne crois pas me tromper en prenant pour un porte-parole autorisé du pur et authentique protestantisme, voici en quoi consiste cette divergence : du côté de l'homme, la dogmatique réformée proclame la déchéance radicale de la nature humaine, qui serait prouvée par la nécessité même de la mort expiatoire du Christ; elle refuse à l'homme naturel, en dehors de la Croix, toute possibilité de se faire aucune idée vraie de Dieu et de ne pas pécher contre lui dans toutes ses actions. Quant à Dieu et à son œuvre salvatrice, le protestant tient qu'il n'a accordé à l'homme que la faveur d'une « réconciliation », d'un « pardon » purement extérieur, à cause de la justice du Christ, qui seul a mérité, justice que Dieu veut bien appliquer à l'homme, du dehors, pour le traiter comme s'il était devenu juste, quoiqu'il ne puisse jamais recouvrer réellement son innocence dans la vie présente dominée par le péché, — et cela en retour de l'obéissance de l'homme par la foi; obéissance qui n'est pas un mérite de l'homme parce que Dieu seul en est l'auteur dans l'homme, obéissance à laquelle s'ajoutent sans doute les œuvres de vertu dites sanctifiantes, mais qui ne sont jamais dignes de Dieu, restant humaines, ni méritoires par elles-mêmes, par plus que la foi. Quant à l'Eglise, ce n'est que la société des croyants qui s'unissent et se donnent des lois pour s'aider à attendre ensemble leur régénération qu'ils ne possèdent encore qu'en promesse, non en fait; la rédemption reste « eschatologique », nous n'en avons que l'espérance dans notre état actuel de péché; l'Eglise n'est donc, bien qu'elle stimule la foi déjà acquise par la prière publique et les sacrements, qu'une société humaine, changeante et faillible comme toutes les sociétés humaines, et vivant dans une humilité, une défiance de ses formulaires humains, qui l'excuse d'être si lente à reconnaître, et si indulgente à tolérer, parmi ses membres mêmes, des opinions qui sont, et qu'elle sent elle-même obscurément être telles, des déviations de la vraie doctrine chrétienne (ceci, il faut le dire, n'est plus bien conforme à la rigueur de la doctrine ecclésiastique de Calvin). — A l'opposé, le catholique affirme que la nature, créée bonne par Dieu, ne saurait avoir été, du fait de la chute originelle, corrompue jusque dans son fond, mais seulement affaiblie et blessée; la grâce du Christ ne vient que la guérir et l'élever, en lui donnant le pouvoir, non pas d'accomplir n'importe quelle espèce d'actes bons moralement, — car elle est toujours capable, par son libre arbitre, quoique avec plus de difficulté que si elle n'avait pas été blessée, de choisir le bien naturel, conforme à l'ordre de la création, plutôt que le mal et le désordre, — mais de faire des actes surnaturellement bons, et méritoires du Ciel. Cette grâce surnaturelle, qui est une « participation de la nature divine » (II, Pierre I, 4), met l'homme en communauté de vie avec Dieu, n'est nullement « antinaturelle » mais au contraire enrichit la nature, s'incorpore à elle, et répond aux meilleures aspirations que Dieu le Créateur lui a données; elle est intérieure, reçue, inhérente, et fait que l'homme qui en est muni coopère vraiment, par un rôle actif, à son salut dont Dieu a toujours, du reste, l'initiative. Car bien entendu, la justification

qu'elle confère est gratuite, l'homme n'a pas pu la mériter, c'est toujours le Christ seul qui l'a méritée pour lui; mais il lui a mérité plus qu'un simple pardon extérieur, il lui a mérité une régénération réelle, toujours naturellement imparfaite et progressive ici-bas, mais qui, si l'homme accepte de coopérer fidèlement avec Dieu qui lui offre sans cesse de nouveaux secours surnaturels, le rendent de plus en plus capable d'œuvres faites en « nouveauté de vie », qui le conforment davantage à Dieu, accroissent ses mérites qui sont l'effet des mérites du Christ, dont il devient une image toujours plus fidèle, et le mènent finalement à partager au Ciel la béatitude de son Sauveur. Celui-ci a institué l'Eglise une, la société des rachetés, et il s'en est fait, conformément à la nature sociale de l'être humain, un instrument, comme un prolongement de lui-même pour leur communiquer ses grâces; il lui a donné, pour leur indiquer la voie sûre du salut, cette infailibilité qui n'est que la manifestation, l'écoulement de sa Sagesse à Lui, ainsi que les sacrements qui ne sont que l'effusion de son amour transformateur à travers des gestes humains qui l'expriment par les symboles qu'il a voulu et institués. En un mot, la réalité de la Rédemption déifiante n'est pas purement « eschatologique », réservée à l'Au-Delà et au grand Jugement, elle est déjà en œuvre ici-bas, au milieu de toutes les faiblesses des membres qui composent l'Eglise, dans son extension visible et invisible; le salut existe déjà non seulement en promesse, mais en germe actuel, par la grâce intérieure transformante, l'état de grâce, et il ne fera qu'atteindre à son plein épanouissement dans la gloire définitive des élus. L'homme, par sa volonté coupable, et ses résistances à la grâce offerte, peut d'ailleurs étouffer ce germe, parce que Dieu, qui l'a créé sans lui et l'a re-créé sans lui par des grâces qu'il était incapable de mériter, ne le sauvera pas sans lui, car il veut qu'il coopère librement à l'œuvre de la grâce qu'il a reçue gratuitement — en d'autres termes, Dieu veut qu'il *mérite*, s'il est capable d'user de sa raison, son salut, mérite dont toute la source est du reste dans le mérite du Rédempteur.

\* \* \*

L'auteur protestant dont je parlais tout à l'heure n'a pas donné lui-même tous ces derniers développements; mais il a exposé d'une façon qui me semble exacte pour l'essentiel la différence qui distingue la doctrine catholique et la doctrine protestante originelle concernant la part de Dieu et la part de l'homme dans l'œuvre du salut. *Le protestant reprochera alors au catholique* de ne pas assez reconnaître la transcendance de Dieu, l'abîme infranchissable entre sa toute-puissance, sa sainteté, et l'incurable misère de l'homme terrestre; il le blâmera de ne pas « réaliser » la gravité du péché, de croire à une grâce qui n'est plus assez gratuite, qui n'est plus la grâce de Dieu seul — « *solī Deo!* » — et de défier l'homme, de le faire empiéter d'une manière un peu païenne ou panthéiste sur les attributs du Seigneur, le maître absolu. *Le catholique répondra*, avec saint Paul, que toute la suffisance qu'il possède lui vient de Dieu; mais que c'est diminuer le Dieu tout puissance et tout amour de l'Evangile que de lui dénier le pouvoir ou la volonté d'enrichir et de rapprocher de Lui ses créatures intelligentes autant que le comporte leur état d'êtres limités; « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mat.); que leur participation surnaturelle à la nature divine est sans doute un mystère parmi les autres, mais que l'Écriture l'enseigne indubitablement, et que d'ailleurs les protestants l'admettent bien pour la vie future, pour le temps de la Rédemption en acte; croire que Dieu a pu laisser le péché dominer tellement la vie terrestre de l'homme, créé à son image, cela revient, dira toujours le catholique, à penser qu'Il a manqué

un peu son œuvre, c'est un pessimisme qui fait tort à Dieu, et à l'homme, que son créateur a bien pu, s'Il l'a voulu, enrichir de vertus réelles; c'est diminuer la portée de la Rédemption du Christ, dont la grâce n'est pas un effet juridique, une convention basée sur une justice imputée, c'est-à-dire au fond fictive, comme si, malgré saint Paul, l'œuvre du Second Adam n'avait pu réparer réellement, et bien au delà, le désastre causé par la chute du Premier Adam; le Sauveur a gagné des mérites assez grands pour conformer à Lui ses frères rachetés par sa Croix, et les rendre capables d'accomplir par son secours des œuvres vraiment agréables aux yeux du Père, parce qu'elles dérivent de la sienne; étant positives, elles sont capables de degrés, d'où la distinction réelle des vertus et de leur mérite, comme de leur contraire, le péché, et de ses démerites; puis légitimité de l'ascétisme, de la mystique, vérité de la communion des saints dans cette grande famille humano-divine qu'est l'Eglise, munie par son chef des moyens infailibles de les bien instruire et de bien diriger, légitimité du culte des saints intercesseurs, qui sont nos frères les plus charitables comme ayant le mieux profité des grâces de l'unique Sauveur, notre grand frère Jésus. Il ajoutera enfin que cette grande conception du mode de salut est bien plus humaine et plus divine à la fois que celle d'une condamnation de la nature pardonnée sans être régénérée; et que réduire tous ces bienfaits de Dieu à une simple promesse sans possession actuelle commencée, c'est rester dans l'Ancien Testament et ne pas comprendre la nouveauté de vie qu'a apportée l'Evangile.

Aujourd'hui, il est vrai, l'ancienne dogmatique de la Réforme est assez mise en oubli dans certains milieux protestants. Les courants du libéralisme et du modernisme, l'adaptation aux philosophies dominantes ont détourné leurs esprits de ces questions fondamentales, ils ont presque peur d'y toucher; aussi beaucoup de catholiques ne voient-ils plus guère le protestantisme que sous l'aspect du libre examen, d'une croyance essentiellement fluente, et de la tendance au naturalisme, si contraire à celle des réformateurs primitifs. Les « libéraux », pour les appeler ainsi de leur ancien nom — dont on dit que la proportion et l'influence diminuent avec le réveil actuel des croyances dogmatiques, mais qui occupent encore tant de chaires — parlent souvent à peu près le même langage que les catholiques sur la dignité de la personne humaine, la paternité de Dieu, l'union à Dieu, l'imitation du Christ, et les manifestations de la vie spirituelle. Mais, comme ils ne croient plus au surnaturel extérieur des miracles et intérieur de la grâce, ni à un dogme qui soit immuable en sa substance, les catholiques trouvent que la racine est coupée, qu'ils dissolvent en réalité les bases solides de la religion, et que leur Dieu n'est plus assez transcendant en face de la conscience humaine, qu'ils en compromettent ainsi la grandeur et la souveraineté, bien plus profondément que les protestants orthodoxes ne pouvaient soupçonner les catholiques romains de le faire. S'ils vénèrent encore officiellement Luther, Calvin, Zwingli, ce n'est plus d'ailleurs à cause de la doctrine propre à ces théologiens, mais pour avoir délivré les consciences de ce qu'ils appellent encore parfois la « tyrannie romaine », qui voulait leur imposer des dogmes précis au nom d'une autorité divine et empêchait, plus efficacement que Calvin n'a pu le faire, la libre création de systèmes religieux. Je ne parle pas ici de l'anglicanisme, ni de certains groupes luthériens, de toutes les « hautes églises » en général, qui voient autant qu'ils peuvent les motifs qui ont amené la grande rupture du XVI<sup>e</sup> siècle, et, sans répudier directement d'ordinaire les réformateurs, s'efforcent de réapprendre la langue du catholicisme que ceux-ci rejetaient. Ce n'est ni de ces institutions intermédiaires, illogiques à nos yeux, ni de modernisme qu'il doit s'agir dans notre entretien; car il n'existait rien de tel, ni de cette sécularisation du christianisme,

ni, si ce n'est parmi quelques théologiens anglais, de ces compromis, au temps du jansénisme qui nous occupe.

Or, vous allez voir que les disciples de l'évêque d'Ypres, dans un cadre catholique qu'ils voulaient et croyaient maintenir, non sans une certaine raideur, rejet du libre examen, croyance à l'infailibilité de l'Eglise et même de son chef le Pontife romain, régénération non pas seulement promise, mais réalisée par la grâce inhérente, efficacité instrumentale positive des sacrements, bref toute la structure du catholicisme, y introduisaient, sans l'avoir prémédité ni vouloir se l'avouer, l'esprit de la Réforme, et spécialement de Calvin, touchant les rapports fonciers de Dieu et de l'homme. Leur théologie était dominée par la même hantise du péché et la même dépréciation de la nature. C'est pour cela que l'Eglise les a condamnés, et que, prétendant avec obstination être plus catholiques que leurs chefs légitimes, ils ont fini par s'isoler dans le schisme et l'excommunication.

Longue et triste histoire, si compliquée que je ne saurais la résumer en une conférence. Une discussion d'ailleurs sur toute cette matière nous entraînerait je ne sais où; c'est tout le débat entre le catholicisme et la Réforme, durant, hélas! sous mille aspects depuis plusieurs siècles, que nous serions obligés de réveiller. Je me bornerai donc, et ce simple rapport sera déjà bien long, à vous faire connaître les célèbres « Cinq propositions » extraites du livre de Jansenius, et qui ont fait condamner sa doctrine, avec les raisons qui justifiaient, aux yeux de l'Eglise, cette condamnation sans appel où elle s'est vue forcée. Je laisse à votre réflexion à voir si elles étaient bonnes.

\* \* \*

Voici la première proposition. J'en donne d'abord le texte en latin :

*Aliqua Dei praecepta hominibus justis volentibus et conantibus, secundum praesentes quas habent vires, sunt impossibilia; deest quoque illis gratia, qua possibilia fiant* « Certains commandements de Dieu sont impossibles, dans l'état de leurs forces présentes, à des hommes justes qui veulent (pourtant les remplir), et s'y efforcent; et en plus la grâce leur manque, qui les ferait devenir possibles ».

Les théologiens catholiques redisent au contraire cette maxime : « A quiconque fait ce qui est en lui, Dieu ne refuse pas — ne refuse jamais — la grâce. »

La grâce, sans aucun doute, est absolument nécessaire, non seulement pour posséder le *pouvoir* de faire aucun bien surnaturel, mais pour se décider à user de ce pouvoir. Dieu, de qui procède tout être et toute perfection, naturelle et surnaturelle, ne peut évidemment demeurer étranger à ce qui est le principal, le passage de notre volonté à l'acte effectif. Cette grâce qui nous fait agir selon le pouvoir surnaturel reçu lui-même par grâce, s'appelle « grâce efficace ». Seulement, il y a divergence entre les écoles théologiques, thomiste et moliniste ou suarézienne (moi je suis thomiste) sur la manière dont Dieu coopère avec la liberté humaine pour l'opération du bien surnaturel. Nous disons, nous, que la grâce efficace est telle de par son essence même, les autres qu'elle l'est de par son adaptation préétablie par Dieu à des circonstances humaines, étrangères à elle, qui la conditionnent. Les thomistes estiment mieux sauvegarder la gratuité de la grâce. En tout cas, pour être catholique, il faut admettre la nécessité d'un concours divin avec la liberté humaine pour que la volonté se fixe dans le choix d'aucun bien surnaturel, et l'accomplisse.

Or, avant la grâce efficace, Dieu donne normalement des grâces préparatoires, lumières ou attrait surnaturels, qui mettent l'âme humaine à la hauteur de la décision à prendre. C'est ce qu'on s'est mis à appeler, au temps des controverses théologiques sur

cette matière, et qu'on appelle encore : « grâces suffisantes »; terme étranger à l'ancienne théologie, et qui peut sembler plus ou moins bien choisi, parce qu'il prête à certaine équivoque; il est pourtant justifiable, nous le verrons. Cette « grâce suffisante » n'est pas encore une grâce d'action, mais de disposition à agir, dans la pensée ou le sentiment. Si elle n'est pas suivie de la grâce efficace, elle demeure stérile; et l'homme, naturellement, ne peut se donner par lui-même la grâce efficace (pas plus que l'autre du reste), car la grâce ne dépend que du bon vouloir de Dieu, autrement elle ne serait plus gratuite. Seulement la théologie orthodoxe enseigne que la grâce efficace est toujours *offerte* dans la grâce suffisante; si l'homme reçoit celle-ci comme il faut, et ne s'oppose pas, par inertie ou mauvaise volonté, à son action dispositive, elle sera suivie infailliblement de la grâce efficace à laquelle elle était ordonnée; l'action miséricordieuse de Dieu en nous ne peut être calculée de façon à devoir s'arrêter en route; il ne nous dispose à agir que pour que nous agissions, Lui qui est la Loyauté infinie, il ne nous pousse pas au bien pour nous abandonner et se jouer de nous quand nous voulons lui obéir; si nous ne le faisons point, on peut dire, dans le sens compatible avec sa toute-puissance, que son intention, sa « volonté antécédente », comme disent les théologiens, est déçue. Seulement, sans que Dieu y soit pour rien, notre volonté peut ne pas se laisser ébranler par ses avances, et mettre ainsi obstacle à l'arrivée de la grâce dernière. Dieu a prévu que cela arriverait dans certains cas, où il a permis que cela arrive. Comment? puisque ce négatif, ce non-être, ne vient pas de Lui, l'Être absolu qui ne produit que l'être? C'est le mystère — que les écoles théologiques, chacune à sa façon, s'évertuent à éclaircir un peu — des rapports de l'infini avec le fini, de l'éternel avec le successif. Mais il est de foi que Dieu, qui ne prédestine pas au mal et déteste le péché, n'est pas responsable de notre dérobade, et de l'obstacle que nous mettons à l'arrivée de la grâce ultime qu'Il nous offrait, puisqu'Il nous avait donné, par la grâce suffisante, toutes les ressources requises pour bien agir quand nous ne refusions pas; si nous ne nous sentions pas, sur le moment, assez forts pour prendre la bonne décision, nous pouvions au moins lui demander un surcroît de force par la prière, et la grâce suffisante nous poussait à prier, pour obtenir une grâce efficace de prière, qui serait suivie d'une grâce efficace d'action. Par conséquent, dès qu'il s'agit d'accomplir un de ses commandements connus de notre conscience, si difficile qu'il soit, il nous donne, d'un coup ou par étapes, le vrai pouvoir actif, non une possibilité éloignée ou théorique, mais le *pouvoir prochain*, comme disent les théologiens, d'obéir à sa Loi.

Or, les jansénistes n'admettaient point cela. Pour sauvegarder la gratuité absolue de la grâce divine, ils prétendaient que la grâce efficace, au sens que nous avons expliqué, n'est pas nécessairement offerte dans ces grâces précédentes que nous appelons « suffisantes »; Dieu, selon eux, pouvait accorder celles-ci avec l'intention, formée sans tenir aucun compte de ce que nous pourrions faire de notre côté à ce stade préalable, de ne pas les faire suivre d'une grâce efficace. Aussi rejetaient-ils avec raillerie les termes de « grâce suffisante » et de « pouvoir prochain ». Il n'existe, prétendaient-ils, que des grâces efficaces, qui produisent toujours intégralement tout ce à quoi elles sont destinées; seulement, parmi elles, il y a les « petites grâces » qui ne mènent pas à l'action, parce qu'elles ne sont pas telles dans leur nature et dans le dessein de Dieu qu'elles puissent s'épanouir en grâces ultérieures d'action; telles sont toutes les pensées et émotions surnaturelles dont la volonté ne profite pas dans la suite. L'exemple le plus fameux qu'Arnauld donnait de ces « petites grâces » insuffisantes était le cas de saint Pierre, qui avait reçu la grâce de vouloir sincèrement, avant la tentation, être fidèle à son Maître jusqu'à

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

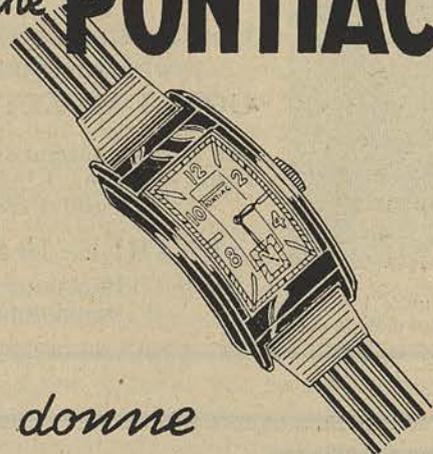
	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
<b>VINS DE TABLE</b>				
Côtes de Saillac . . . . .	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie . . . . .	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc . . . . .	5.25	5.15	5.—	4.75
<b>BORDEAUX ROUGES</b>				
Château de Barbe, 1931 . . . . .	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929 . . . . .	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934 . . . . .	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934 . . . . .	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931 . . . . .	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929 . . . . .	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>BORDEAUX BLANCS</b>				
** Graves Saint-Hilaire . . . . .	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934 . . . . .	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>BEAUJOLAIS MACONNAIS</b>				
Beaujolais . . . . .	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926 . . . . .	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur . . . . .	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926 . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924 . . . . .	16.—	15.25	14.50	13.75
<b>BOURGOGNES</b>				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929 . . . . .	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924 . . . . .	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926 . . . . .	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924 . . . . .	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924 . . . . .	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919 . . . . .	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926 . . . . .	23.—	22.—	21.—	20.—
<b>ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE</b>				
Châteauneuf du Pape . . . . .	13.—	12.50	12.—	11.25
<b>MOSELLE RHIN</b>				
Niersteiner . . . . .	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese . . . . .	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch . . . . .	26.50	25.—	23.—	21.—
<b>VINS DE LIQUEURS</b>				
Malaga Aguiló . . . . .	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone . . . . .	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.75
<b>PORTOS</b>				
* Porto Aguiló, rouge . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguiló, blanc . . . . .	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917 . . . . .	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>CHAMPAGNE</b>				
Champagne M. Hemard, extra sec . . . . .	33.—	32.—	31.—	30.—
<b>VIN MOUSSEUX</b>				
Jean d'Harbley, vin mousseux . . . . .	15.—	14.25	13.75	13.—

**AU BON MARCHÉ**

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE  
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

une **PONTIAC**



donne  
l'heure exacte



**PONTIAC**

**supportchoc**

le premier chronographe  
qui supporte les chocs

— Indispensable pour —  
Missionnaires, Docteurs,  
Infirmières, Ingénieurs, etc.



La colonne cannelée, le plus gros stalagmite connu dans le monde

### Visitez la Vallée du SAMSON

Les Grottes et Cavernes préhistoriques de GOYET-MOZET (Namur)

Les beaux châteaux de Goyet-Faulx-Arville. L'Abbaye de Grand-Prés

ENTRÉE : 10 francs  
RÉDUCTION pour groupes et pensionnats



FONDÉE EN 1853

### Montres pour religieuses

Montres de précision spéciales pour missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous les horlogers concessionnaires

LOI DU 10 JUIN 1937

## Extension des Allocations Familiales

### ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	247,20
Pour deux enfants		667,20
Pour trois enfants		1,363,20
Pour quatre enfants		2,431,20
Pour cinq enfants		3,919,20
Pour six enfants		5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



## “LA FAMILLE”

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

Quand on dit :  
“ERY”

on dit :

“PRECIS”

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



# ERY

la mort, et qui cependant a commis le péché de le renier, parce que, sans qu'il y eût de mauvaise volonté chez l'Apôtre, Dieu ne lui avait pas donné la grâce dernière qui l'eût maintenu fidèle. S'il fallait expliquer cet abandon étrange de la part de Dieu (« qui, disent tous les saints, ne nous abandonne jamais le premier »), les jansénistes disaient que Dieu avait décrété la chute du juste saint Pierre, pour l'humilier, le convaincre davantage de la gratuité de la grâce et de la nécessité de la demander. Nous croyons, nous, que saint Pierre avait déjà failli, par présomption, avant sa grande faute. Mais Arnauld avait beau dire que Dieu voulait tirer ainsi le bien du mal, au profit de saint Pierre lui-même, il ne pouvait répondre de façon satisfaisante à l'objection que Dieu, la sainteté infinie, devait être, dans sa théorie, responsable, et lui seul, du reniement de l'Apôtre.

Cependant les jansénistes maintenaient qu'il avait été impossible en fait à Pierre, faute de grâce, de ne pas renier Jésus, et ils se répandaient en sarcasmes sur la grâce « suffisante qui ne suffit pas », et le « pouvoir prochain », qui, si on ne lui ajoute autre chose, n'arrive jamais à produire un acte. Les théologiens de la Sorbonne avaient décrété contre Arnauld qu'il fallait, pour être reconnu orthodoxe, maintenir ce terme de « pouvoir prochain », sans s'occuper des nuances de sens impliquées dans les essais divers d'explications des théologiens catholiques sur le mode de la grâce efficace qui fait ce pouvoir passer à l'action; ils l'avaient fait en termes au reste peut-être gauches : « abstraction faite de tout sens (ils voulaient dire de tous les essais différents d'explication) des thomistes et des autres théologiens ». Pascal simplifia et traduisit, en sa Première Provinciale : « abstraction faite de tout sens », plaisanterie qui eut un succès compréhensible, mais qui était plus digne d'un humoriste ou d'un polémiste de journal que d'un théologien sérieux. Car la Sorbonne avait bien, — elle avait assez discuté la chose, — que, sous les oppositions des thomistes et des molinistes, il y avait un sens, la partie religieuse essentielle du sens, admis de tous également, c'est que l'homme tenté, avant de choisir le bon ou le mauvais parti, a toujours le pouvoir réel, et le concours divin indispensable pour être en mesure de choisir le bon s'il n'y met de lui-même obstacle.

En effet, ces termes vilipendés se justifient sans grand effort dialectique. Dieu nous donne véritablement tout ce qu'il faut pour être à même d'agir bien quand on le voudra; la grâce dite « suffisante », d'où résulte le « pouvoir prochain », est bien *suffisante* dans l'ordre de préparation. Pour prendre les termes mêmes de Pascal, « avoir le *pouvoir prochain* de passer une rivière, c'est avoir un bateau, des bateliers, des rames et le reste, en sorte que rien ne manque ». Mais ce que l'illustre polémiste ne voulait pas voir, c'est que Dieu ne refuse jamais au juste tenté ce qui équivaut au bateau, etc., dans l'ordre spirituel. Pourtant le voyageur peut encore ne pas se décider à mettre le pied sur le bateau. De même, un soldat bien équipé, exercé et commandé, peut, le moment venu, préférer se laisser désarmer, prendre ou tuer par l'ennemi. En somme, Pascal et les autres jansénistes ne réfléchissaient pas qu'il faut distinguer les préliminaires, les facultés, les moyens d'accomplir un acte, et l'accomplissement même de l'acte. On peut avoir tout ce qu'il faut, tout le *suffisant* pour cet accomplissement, et ne pas user du pouvoir qu'on a, par sa propre faute. Ainsi, avant le choix de la volonté, la grâce est *suffisante* parce qu'elle donne la préparation suffisante à bien agir, qu'elle met les facultés au point et contient en soi l'offre de la grâce efficace ultérieure, laquelle viendra sûrement, à moins que la volonté, bien qu'armée *suffisamment*, ne décline l'offre de Dieu de nous faire manier avec succès nos armes « suffisantes ».

Ce qui était dit des justes s'étend aussi aux pécheurs. L'Eglise enseigne que nul n'est jamais irrésistiblement obligé de commettre ce qu'il sait être une faute, autrement on ne serait pas respon-

sable de son péché, et Dieu le punirait injustement. Tout péché actuel et personnel est commis consciemment et librement, sans quoi il y aurait contradiction dans les termes. Quant au « péché originel », il est plutôt une privation qu'un péché au sens ordinaire; à cause de la chute d'Adam, Dieu n'élève plus, dès qu'ils commencent d'exister, les hommes qui descendent d'Adam, à cet enrichissement divin des facultés qui leur permettra d'accomplir le bien surnaturel quand ils seront en mesure de le vouloir, à cette « justice » qui leur permettra de voir Dieu. Car cette vision de Dieu est un don purement surnaturel, elle n'est pas dans le champ des facultés naturelles non surélevées par la grâce; mais, n'étant pas volontaire chez l'individu qui en est affecté, une telle privation n'est pas de soi punissable individuellement. Aussi la doctrine catholique attribue-t-elle aux enfants morts sans baptême la somme de bonheur purement naturel, dans l'autre vie, dont ils restent capables, et l'Eglise n'a jamais approuvé sur ce point saint Augustin qui, entraîné par sa polémique contre Pélagé touchant la nécessité de la grâce pour le salut, leur assignait une peine sensible, si atténuée qu'il la conçût. Pascal, afin de pouvoir nier comme absurde cette grâce suffisante accordée aux pécheurs, se moquait des exagérations naïves de certains théologiens, ses adversaires, et disait qu'on ne trouve guère chez un vicieux invétéré, comme ils avaient l'air de le croire, d'illuminations, d'attendrissements, de craintes, de réflexions qui le fassent hésiter à commettre ses fautes chaque fois que la commodité s'en présente. Il avait raison en cela, à coup sûr; un pécheur qui pêche par « habitude » arrive à faire le mal pour ainsi dire comme un automate, sans avoir envie d'interroger sa conscience, encore moins de prier Dieu; mais cela n'empêche pas que ses péchés quasi machinaux lui soient imputables, parce qu'il s'est mis, et *reste*, volontairement, dans cet état, dont il pourrait sortir s'il voulait faire effort; et, jusqu'à sa mort, Dieu l'y sollicite toujours de quelque façon, ne fût-ce que par la mémoire de la loi morale qu'il réveille chez lui de temps à autre; son impuissance ne résulte que du fait d'avoir stérilisé volontairement les grâces suffisantes qu'il a eues, qu'il a encore; il reste libre, il a toujours le « pouvoir prochain » de consulter et d'écouter sa conscience, et, s'il croit à la prière, de prier.

Les partisans de Jansenius n'osaient pas nier qu'une certaine liberté doive subsister chez le pécheur, pour que ses péchés soient imputables; car, disaient-ils, la volonté lui reste; et volonté, pour eux, était synonyme de liberté, vu que la volonté n'est pas déterminée par son propre fonds à faire le mal plutôt que le bien, ni l'inverse, pourvu qu'on la considère toute nue, abstraction faite des motifs que lui présentera l'intelligence. Ils disaient que chez Adam, avant la chute, la volonté dominait souverainement tous les motifs quelconques, dont aucun n'était capable de l'entraîner s'il ne disait : oui, avec une parfaite indépendance, en un mot, qu'il jouissait de la plénitude du « libre arbitre ». Mais, depuis la chute, cette condition aurait changé pour lui et pour sa descendance. La volonté, désormais, est encore indéterminée, ou libre si on veut, dans sa nature foncière; mais la corruption due au péché a affaibli ses ressources actives au point qu'elle n'est plus que comme une balance, qui s'incline nécessairement du côté du poids le plus lourd qu'on y met; l'équilibre, la liberté d'indifférence, que possédait Adam, n'existe plus de fait. La concupiscence, les attrait égoïstes l'accablent de tout leur poids depuis qu'elle a perdu la grâce et l'amour de Dieu; elle inclinera donc forcément du côté du mal qui charge un de ses plateaux, l'autre restant vide, et pourra tout au plus choisir librement entre des péchés divers, mais jamais le bien, à moins que Dieu ne mette dans l'autre plateau une grâce d'un poids supérieur. En d'autres termes, si l'homme possède toujours en principe le *pouvoir* de faire le bien à condition que Dieu l'entraîne

de ce côté, ce n'est plus, eût-il des quantités de « petites grâces », un pouvoir qui puisse s'exercer, un « pouvoir prochain » tant qu'on demeure privé de grâce efficace. Le libre arbitre n'est pas anéanti, mais il est *lié*. Ainsi, un homme non paralysé, dont on a ligoté les pieds, et aussi les mains, garde le *pouvoir* de marcher, parce qu'il a deux jambes saines; mais il ne marchera jamais si un autre ne le délie, ce qu'il ne saurait faire lui-même.

Vous voyez la liberté que les jansénistes voulaient bien laisser à notre pauvre espèce déchue, et qu'ils déclaraient cependant suffisante pour qu'on lui impute ses fautes, et que Dieu les châtie justement. En somme, ils punissaient le malade de n'avoir pas trouvé de médecin, lorsque c'était le médecin lui-même qui n'avait pas voulu venir. Ce qui serait injustice criante chez l'homme imparfait peut-il devenir justice chez Dieu parfait?

Leur « première proposition » est celle qui affirme que les justes, sans négligence ou faute actuelle de leur part, peuvent demeurer privés de la grâce nécessaire pour qu'ils obéissent à tel ou tel commandement de Dieu qui s'impose à ce moment. L'Eglise a condamné cette proposition comme « *téméraire, impie, blasphématoire, digne d'anathème et hérétique* »; parce qu'elle l'a jugée attentatoire à la bonté et à la justice de Dieu, comme à la liberté de l'homme, et à la confiance qu'il doit à son Créateur et à son Rédempteur.

(A suivre.)

E. BERN. ALLO, O. P.,  
Professeur à l'Université de Fribourg

A propos d'une pièce nouvelle de M. Hermann Closson

## Remarques sur « William, ou la Comédie de l'Aventure »

On le sait : nous n'avons guère que trois ou quatre auteurs dramatiques qui comptent. C'est à l'un d'eux, M. Hermann Closson, que nous devons déjà le remarquable *Godefroid de Bouillon* qui fut représenté, voici deux ans, au théâtre du Parc, et auquel fut décerné la plus importante récompense littéraire de Belgique, le Prix Triennal. Il n'y a que des rapports assez éloignés, en apparence, entre cet étonnant essai de psychologie héroïque et la nouvelle pièce de M. Closson, intitulée *William, ou la Comédie de l'Aventure*. Autant celui-là s'efforçait au raccourci et à la synthèse, autant celle-ci paraît se répandre et se disperser. La coupe en « tableaux », sans autres liens que la personnalité de Godefroid et l'idée générale de la Croisade, donnait encore à la tragédie du Parc le caractère d'une œuvre d'avant-garde, ressortissant à la littérature de recherche ou de transition. C'est en trois actes que se trouve ramassée la comédie des Galeries, laquelle comédie, malgré ses audaces et ses subtilités, n'est pas loin de se référer à l'esprit classique. Cependant l'atmosphère intellectuelle qui enveloppe l'un et l'autre ouvrages n'a pas changé.

Une fois de plus, c'est le drame de la conscience — au sens de connaissance de soi-même — qui se noue sous nos yeux, sous une forme toujours aussi inquiète, évasive et pathétique. L'auteur a fait un pas de plus dans la voie de la sincérité absolue. Ce

n'est plus sous le masque de l'héroïsme qu'il oblige son représentant sur la scène à confesser ses angoisses et à étaler ses faiblesses, c'est sous l'exergue du génie. Multiplié par tous les coefficients de la sensibilité et de l'expressivité supérieures, le cas de l'écrivain dont *William* nous conte les mésaventures ressemble de plus en plus au cas de M. Closson. Ce sont ses interrogations, quant à ce qu'il est et à ce qu'il fait, dont le protagoniste nous offre le spectacle. D'une part, il s'agit de savoir quelle est la part de certains hommes — particulièrement des littérateurs — dans l'organisation de leur propre vie — particulièrement en ce qui concerne l'économie des passions. D'autre part, on se demande quelles relations il peut y avoir entre la puissance créatrice des artistes et leur expérience incluse dans la vie de tous les jours.

\* \* \*

Pour que ces questions se posent au spectateur d'une manière claire et pressante, il était expédient de leur subordonner la destinée d'une grande figure du passé, à savoir William Shakespeare. Cependant un tel choix risquait d'entraîner avec lui quantité de nécessités inhérentes au genre historique. Le dramaturge les a évitées en jetant un certain doute sur l'identité de son personnage principal. Et en tout cas, si celui-ci est bien l'auteur de *Macbeth*, la peinture qui en est faite tâche de faire abstraction, autant que possible, de tout le pittoresque de l'affaire. L'homme étrange et pourtant si *normal* dont on nous retrace les épreuves est n'importe quel écrivain de théâtre, et par exemple Shakespeare, n'importe lequel de nos semblables, et par exemple William.

Comme il faut un thème à la symphonie, la pièce a pour sujet certain séjour — hypothétique — du grand poète anglais dans une caverne de voleurs. Cette caverne est en même temps quelque chose de plus, dont il est difficile de parler honnêtement. Et l'on a la surprise de découvrir, à un moment donné, l'un des « phares » de l'humanité réduit à la condition plutôt scabreuse de comptable dans un mauvais lieu. Il faut avouer que cet avatar, même rehaussé d'une intrigue amoureuse du héros avec la reine des voleurs, paraît un bien mince épisode, étant donné les notions et les personnes qui s'y trouvent en cause.

On aurait aimé voir le sort d'un Shakespeare, son équilibre moral, l'idée qu'il se fait de son âme et de son art, dépendre d'autres circonstances que des attrait d'un boui-boui de bas étage, ou des caprices d'une brigande. Heureusement, l'auteur ne s'est même pas douté de la difficulté; emporté par son irrésistible sens dramatique, il a traité ces médiocres conjonctions tout de même que si le coupe-gorge avait l'ampleur du palais de Mithridate, et que si Mary Tire-Laine rivalisait de délicatesse avec la reine de Bythinie.

Une imperturbable dignité empreint jusqu'aux chienneries de la dame, laquelle, bien paradoxalement, prétend avoir la cuisse légère non à la façon de la grosse Margot, mais à celle d'Agrippine et de Phèdre. Il faut dire que, pas une minute, un tel décalage scénique ne laisse échapper tout le ridicule qu'il contient, et que la reine des pickpockets ne fait pas rire, même quand elle se lance dans des raffinements psychologiques profondément incompatibles avec sa situation dans la société. Il ne faut pas en exiger davantage : Mary Tire-laine ne vit point. Les personnes de sa suite, surtout celles qui appartiennent à son sexe, ne font qu'accroître ses facultés de divertissement, non renforcer sa vraisemblance. Le peu de vérité qui se fait jour à travers ces innombrables interlocutrices de William n'est qu'un reflet de sa vérité, à lui une projection de son désir et de sa pensée.

\* \* \*

L'interprétation de M. Samson Fainsilber, qui a trouvé sans doute à cette occasion son meilleur rôle, mit en relief, avec une autorité et une simplicité également admirables, le caractère *intense* de ce personnage. C'est quand l'acteur se faisait le plus sobre que l'âme qu'il incarnait paraissait vibrer le plus violemment au milieu de ces décors, de ces comparses, de ces péripéties interchangeable et indifférents.

Pour avoir ainsi dressé en pied cette figure bouleversée tour à tour par l'ironie et par l'énergie, on pardonnerait toutes les erreurs du monde à M. Hermann Closson. Celles qu'il a commises n'ont certes pas trait à l'élocution, une fois de plus extraordinairement ramassée et efficace. Entre tous ses contemporains de langue française, sans exception, c'est lui qui possède le meilleur style de théâtre : je l'écris en pesant mes mots. Par où il pêche, notamment, c'est par la technique, avec cette nuance que la sienne n'est pas faible et pauvre, comme celle de la plupart des écrivains de sa génération, mais exagérément riche. De peur de paraître sommaire ou superficiel, de peur d'être dupe, de peur de laisser le passage libre à la bêtise, l'auteur de *William, ou la Comédie de l'Aventure* précipite tant qu'il peut le rythme de ses trouvailles, lesquelles ont soin de se démentir continuellement les unes les autres. Sans doute aussi, écrit-il lentement, membre de phrase par membre de phrase, procédé dont le résultat à la réalisation est le même que celui du film tourné au ralenti : une impression de précipitation ou de chevauchement. L'optique de la scène exige plus de placidité : il n'y faut aller que de situation *acquise* à situation acquise.

Dans la construction de la pièce les mêmes surcharges se présentent fâcheusement. Le deuxième acte de *William*, d'ailleurs merveilleusement attachant, gagnerait à être simplifié, par la suppression de deux ou trois scènes d'atmosphère qui ralentissent sans conteste l'action. Quant au début du troisième acte, on y trouve une exposition nouvelle, se rattachant à un côté tout à fait accessoire de la véritable exposition. Un personnage secondaire suscite, à ce moment important entre tous, ce qu'on ne saurait y découvrir à aucun prix : un nouveau problème, un nouveau motif d'intérêt. Enfin le dénouement, légitimement obscur quant aux sentiments, l'est illégitimement quant aux événements. On ignore qui a dénoncé la reine des voleurs; et, qui plus est, on soupçonne que c'est le héros lui-même, ce qui apparaît radicalement inconciliable avec ce que ce héros comporte d'essentiel.

Ces divers défauts peuvent être corrigés. Ce qui ne peut pas l'être, c'est la façon dont M. Closson considère le fait humain. Le monde du sentiment s'avère tout à fait absent de son champ d'observation : on n'y aperçoit, pour parler franc, que des affaires de cerveau et des affaires de sexe. Parmi toutes les perplexités qui dévorent son William Shakespeare, il n'en est pas une qu'Orlando, que Desdémone, qu'Ophélie, que le roi Lear reconnaîtraient pour leurs. Il faut, dans ce théâtre, que la sensualité s'arrange directement avec l'intelligence. Les conséquences d'un tel débat ont quelque chose de gratuit et de découvrant.

Pourtant l'humeur naturelle de l'auteur est optimiste. Pourtant il finit ses pièces dans une résignation exaltée, si l'on peut dire; soit *le contraire* du romantisme. C'est par là, à mon idée, que son art échappe à ses propres pièges, et que son esprit se sauvera.

ROBERT POULET.

## Politique yougoslave hier et aujourd'hui

Les partisans de la justice et de la morale dans la vie des Etats n'ont certes pas l'occasion de se dire satisfaits par le cours des événements à l'heure actuelle. L'un des exemples les plus flagrants d'iniquité dans les rapports internationaux, c'est la position où se trouvent aujourd'hui la Tchécoslovaquie d'une part, la Yougoslavie et la Roumanie de l'autre. Les trois organismes politiques sont nés en même temps, de la même façon et en application des mêmes principes; cela n'empêche pas que tout se conjure aujourd'hui contre Prague, tandis que Belgrade et Bucarest sont plus ou moins assurées de la tranquille possession de leurs biens. Et voici qui rend le paradoxe encore plus manifeste : celui des trois partenaires de la Petite-Entente qui a eu les débuts les plus difficiles, la Yougoslavie, se trouve aujourd'hui placé dans la posture la plus avantageuse.

La branche slave du sud de la grande famille slave comprend quatre peuples : les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares. Ils habitent une large bande de terrain continue qui va de l'Adriatique à la mer Noire et qui occupe tout le centre de la péninsule balkanique. Le versant sud des Alpes orientales, la vallée de la Drave, le sud de la plaine magyare, puis le cours du Danube jusqu'à son embouchure forment la limite nord des terres yougoslaves — au sens ethnique du mot — tandis que leur frontière méridionale les sépare de la Grèce et de l'Albanie. Malgré leur étroite parenté, les quatre nations n'ont jamais fait partie, dans le passé, d'un même empire. Depuis le haut Moyen âge, les deux peuples de l'Est, Serbes et Bulgares, étaient séparés par un mur des deux peuples de l'Ouest : tandis que Croates et Slovènes acceptaient le catholicisme romain et entraient dans l'orbite de la civilisation latine occidentale, la Serbie et la Bulgarie furent évangélisées par l'Eglise grecque orientale et adoptèrent la culture byzantine. Les Slovènes n'ont jamais su organiser leur Etat à eux, tandis que chacun de leurs trois frères eut à son tour un puissant royaume. En fin de compte, ils perdirent tous leur indépendance, les Croates au profit de la Hongrie, les Serbes et les Bulgares au profit de l'empire ottoman. Près de cinq siècles de souveraineté turque ont privé la population chrétienne des Balkans non seulement de la moindre autonomie politique, mais aussi de ses couches dirigeantes autochtones; elle fut rejetée vers la barbarie, où elle aurait sombré complètement sans l'Eglise orthodoxe qui maintint les rudiments d'une conscience nationale. Au XVII<sup>e</sup> siècle, quelques tribus montagnardes serbes reconquirent les premières leur indépendance : c'étaient les habitants de la Crna Gora, les Monténégrins; mais le gros du pays ne recouvra sa liberté qu'au début du siècle dernier, lors de l'éveil général des nationalités opprimées. Quoique agrandis au cours des diverses guerres balkaniques, les deux royaumes de Serbie et de Monténégro ne groupaient point encore, en 1914, la totalité des Serbes; une partie de ceux-ci vivait toujours sous la domination austro-hongroise, dans le Banat et surtout en Bosnie-Herzégovine. L'on appelait de tous ses vœux, à Belgrade, le retour des derniers « irrédents » à la maison commune. Bien plus, un mouvement idéologique irrésistible était né dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui réclamait la réunion de l'ensemble des Yougoslaves (Slaves du Sud) en un seul Etat. Or, les Croates étaient soumis à la Hongrie, où ils jouissaient d'une autonomie régionale et nationale relativement étendue, mais qui ne les

satisfaisait pas : en raison de leur haute culture et de leur glorieux passé, ils s'estimaient capables de se gouverner en pleine indépendance. Les Slovènes possédaient encore plus de liberté sous la loi autrichienne, mais ils devaient se défendre contre la germanisation, car l'élément allemand en Carniole et Carinthie était très agressif. Cela explique que Serbes, Croates et Slovènes aient souhaité la constitution d'un royaume où ils allaient vivre « entre frères » sans la tutelle de peuples étrangers. Cela explique avant tout l'antagonisme mortel entre la conception habsbourgeoise d'un empire de dix nationalités et l'idée yougoslave. Certains milieux de Vienne, qui étaient protégés par l'archiduc-héritier François-Ferdinand, tentaient également de parvenir à l'unité « illyrienne », mais en groupant sous le sceptre de l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, l'ensemble des nations slaves du Sud. Des deux côtés, l'on laissait les Bulgares hors de discussion, car ils avaient obtenu leur libération, après les autres « raïas » de l'ancienne Turquie, et ils ne désiraient nullement abandonner leur jeune indépendance au profit d'une existence commune avec trois autres peuples. Une haine déraisonnable sévissait même entre gens de Sofia et de Belgrade entretenue par les comitadjis macédoniens, les chefs de bande de la province contestée entre les deux pays.

La Grande Guerre devait apporter satisfaction aux espérances des patriotes de Belgrade, de Séraïé, de Cettigné, de Zagreb et de Lioubliana : après la catastrophe de l'Autriche-Hongrie, le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes fut proclamé en novembre 1918, avec Pierre I<sup>er</sup> Karageorgévitch comme souverain. Achetée aux prix d'indicibles souffrances et d'immenses sacrifices, l'unité yougoslave devait néanmoins engendrer de graves problèmes intérieurs et extérieurs que les fondateurs de l'Etat n'avaient point escomptés.

La Yougoslavie, telle qu'elle sortit définitivement des traités de paix, eût six voisins, qui tous étaient mécontents du tracé des frontières, tous sauf la Roumanie, limitrophe sur une centaine de kilomètres seulement : l'Autriche déplorait la perte de la Styrie et de la Carinthie méridionales, la Hongrie se voyait enlever non seulement le Banat, mais encore la Croatie et l'Esclavonie, l'Albanie eût aimé se voir attribuer un bout de pays entre Skoplié et le lac d'Okhrida, la Grèce et la Bulgarie contestaient le partage de la Macédoine sanctionné par le traité de Neuilly, l'Italie, enfin, convoitait la Dalmatie. D'autre part, et malgré ses 248.000 kilomètres carrés, ses 12.000.000 d'habitants (aujourd'hui ils sont 14.000.000), la Yougoslavie devait encore laisser quelque 50.000 Slovènes à l'Autriche, et à l'Italie un demi-million au moins de sujets appartenant à la même nationalité. Bref, le royaume SHS était l'entité politique d'Europe aux frontières les moins assurées. Sa situation, il y a encore cinq ou six ans, était au moins aussi défavorable qu'aujourd'hui celle de la Tchécoslovaquie ! Car les revendications des *vicini-hostes* avaient produit peu à peu une tension telle, que les augures de la diplomatie s'attendaient à une attaque combinée italo-hungaro-bulgare lors de la première occasion venue. Les gens de Belgrade ne pouvaient alors compter que sur l'alliance française et sur le pacte de la Petite-Entente.

La chose était compliquée par la connexion des affaires extérieures et intérieures. En effet, les difficultés du dedans avec lesquelles le gouvernement était aux prises dépassaient encore celles du dehors. L'harmonie des trois nations majoritaires fut de très brève durée. Les minorités, magyare et allemande, sont trop peu nombreuses pour causer des ennuis sérieux aux autorités. Les Slovènes se sont montrés dociles envers les exigences de Belgrade, et ils ont toujours pris une part active aux responsabilités ministérielles. Mais les Croates se sont presque aussitôt dressés avec violence contre les Serbes, et cette opposition ne

s'est guère atténuée en vingt ans. Enfin, des conflits véhéments ont semé la discorde au sein du peuple serbe lui-même.

Le dernier point, les divergences entre radicaux, démocrates et autres groupes dont seul le nom rappelle les mœurs occidentales, mais qui sont en réalité des clans déterminés par des intérêts et des rivalités de famille, ces dissensions, donc, ont puissamment contribué à rendre impossible le régime parlementaire. La grosse plaie, ç'a été pourtant le problème croate. Car les Serbes s'imaginaient sous la couleur de « Yougoslavie » une Grande Serbie, un Etat centraliste et unitaire régi par Belgrade et qui ferait disparaître peu à peu les différences que dix siècles de séparation avaient établies entre les deux rameaux de la branche serbo-croate. Autrement dit, les Croates devaient quitter la religion et la culture latines pour s'assimiler au byzantinisme. Les objets de ces désirs de serbisation inclinaient par contre à une structure fédéraliste du royaume; ils n'entendaient nullement avoir échappé aux Magyars pour être maintenant sous la coupe de « frères » oppresseurs. « Frères » en cela aussi que la franc-maçonnerie était fort puissante dans les sphères officielles et joignait son anticléricalisme à l'antipapisme des schismatiques pour vexer l'Eglise catholique. Les Croates menèrent la lutte avec acharnement, quoique sans succès visible, bien qu'ils fussent presque tous unis dans le parti paysan, et que leurs leaders, Stéphane Raditch, puis le Dr Matchek, fussent des politiciens énergiques et intelligents. S'ils réussirent à opposer au gouvernement une résistance passive, ils ne purent l'empêcher de réaliser la centralisation administrative et militaire. L'arme la plus redoutable des Croates, c'était la collaboration avec l'étranger. Les terroristes proprement dits, comme ces mystérieux Oustachis à qui l'on impute le crime de Marseille et qui étaient en rapport avec les comitadjis bulgares et les levantes hongrois, étaient l'exception; mais le Croate moyen n'aurait pas hésité une seconde à se faire donner des armes, par exemple par l'Italie, pour entrer en lutte ouverte contre les Serbes. La menace d'une insurrection ou d'une guerre civile entretenue par les ennemis extérieurs était le principal cauchemar des dirigeants du royaume. Ils ne crurent pouvoir y pallier qu'en montrant les dents, par une répression impitoyable des « menées » séparatistes et autonomistes et par une politique étrangère intransigeante.

Voilà pourquoi, le 6 janvier 1929, Alexandre I<sup>er</sup> supprima la Constitution et instaura une dictature militaire qui fut exercée par le général Jivkovitch, ce vieux conspirateur à la nuque de taureau et à la main de fer. Cette politique qu'il jugea nécessaire était certes tragique pour un monarque animé du sincère désir de réaliser la concorde entre les peuples soumis à sa direction. Voilà pourquoi le roi-martyr essaya de liquider l'antagonisme avec les Etats voisins : si l'on ne pouvait plus compter à Zagreb sur l'assistance étrangère, l'on se montrerait moins rétif envers Belgrade. Le Souverain était aussi partisan d'une entente avec l'Eglise catholique, dont il savait l'influence sur les peuples de Croatie et de Slovénie.

La Providence avait décidé que d'autres hommes mèneraient à bien la tâche entreprise par Alexandre I<sup>er</sup>; lui-même put seulement accomplir le premier point de la première partie du programme, l'arrangement avec la Bulgarie. L'accord de non-agression et d'« éternelle amitié » entre les deux pays ne fut conclu qu'en janvier 1937, mais l'entrevue des deux monarques, quelques jours avant Marseille, avait amené la détente décisive. L'amélioration des rapports avec le reste des Puissances fut l'œuvre du gouvernement Stoyadinovitch, nommé par la Régence au début de 1935. Les trois années qui viennent de s'écouler ont été plus fécondes pour la Yougoslavie, du point de vue diplomatique, que pour tout autre Etat, sauf l'Allemagne : il n'y eut que des succès sans aucun revers. Les vieilles liaisons ont été

maintenues; l'alliance française est intacte — pour la forme du moins, car au fond Paris et Belgrade sont en froid —; le Pacte de la Petite-Entente subsiste, et la Yougoslavie n'en perçoit que les avantages; la haute bienveillance de l'Angleterre est toujours là, renforcée par les liens de famille entre les deux Cours. Grâce à l'entremise britannique et roumaine, il y a longtemps que d'excellents rapports existent avec la Grèce et la Turquie; l'on a même créé voici quelques années une Entente balkanique, à laquelle appartiennent les quatre grands Etats de la péninsule. Le revirement le plus complet de la situation, nous l'observons toutefois par rapport à l'Italie et à sa satellite l'Albanie. C'est la France qui, au moment de l'éphémère front de Strésa, consacra la première ses efforts à la détente des rapports italo-yougoslaves. En même temps que Paris essayait de compenser par ce service la pénible impression qu'avait produite en Serbie l'attentat commis sur sol français, Berlin tentait de s'insérer dans les négociations. A aucune époque, même pas durant la guerre, il n'y avait eu de haine entre Allemands et Serbes; de plus, les plans d'expansion germanique en Europe orientale, dont la portée était politique autant qu'économique, faisaient apparaître comme très important pour le Reich d'établir solidement son influence en Yougoslavie. M. Göring, dès la prise de pouvoir du national-socialisme, sa consacra à cette tâche; il noua des relations personnelles avec tous les dirigeants du royaume, surtout avec le président du Conseil, M. von Neurath, M. Schacht et d'autres diplomates et économistes firent de leur mieux pour renforcer l'action du général-président. Les échanges de marchandises furent intensifiés, le Reich acheta des matières premières et livra des produits métallurgiques, canons et autres engins de guerre. Avant tout, il offrit ses offices d'honnête courtier pour mener à bonne fin, après la constitution de l'axe, la réconciliation entre Rome et Belgrade. C'est ainsi qu'une œuvre commencée sous les auspices et dans l'intérêt de Paris s'est terminée au profit de Berlin : le voyage du comte Ciano en Yougoslavie et celui de M. Stoyadinovitch en Italie ont été marqués par la conclusion d'un pacte et l'affirmation d'une amitié réciproque, désormais indéfectible, paraît-il, entre les deux nations. L'Albanie dut se joindre à ses déclarations de sympathie nouvelle, et il ne demeurait plus à régler que la question autrichienne et hongroise. La première était déterminée par les antipathies mutuelles, et par des appréhensions; tant que la possibilité d'une restauration subsistait à Vienne, Belgrade en redoutait les répercussions sur la Croatie. Car Zagreb, à mesure que son mécontentement croissait à cause des méthodes serbes, commençait à souhaiter un retour de l'Empereur, et une nouvelle union avec l'Autriche, union purement personnelle qui aurait laissé aux Croates leur autonomie complète. Le gouvernement Schuschnigg avait peur que la Yougoslavie, pour annihiler à jamais les espérances habsbourgeoises, préférerait l'*Anschluss*; car une Autriche incorporée au Reich n'exercerait plus aucune attirance sur les séparatistes de Croatie. Ces craintes viennoises n'étaient point vaines; en effet, M. Stoyadinovitch fut informé, en janvier dernier, par MM. Hitler et Göring, de ce qui se tramait contre l'indépendance autrichienne, et il donna aussitôt son assentiment. Les événements du 11 au 13 mars libèrent définitivement le royaume des Karageorgévitch, d'une pression gênante sur sa frontière nord. « A la place de l'Autriche avec laquelle nous entretenions des rapports corrects, il y a maintenant l'Allemagne avec qui nous vivons en sincère amitié » : c'est en ces termes que le rattachement fut commenté au Parlement de Belgrade.

Et la Hongrie? Qu'ils sont loin, ces jours où l'on voulait lui faire la guerre parce qu'elle avait armé, disait-on, le bras de Kélemen! L'entente italo-germano-yougoslave n'a pas pu avoir d'autre résultat que celui de faire taire les voix belliqueuses.

Bien plus, Serbes et Magyars sont animés d'un égal désir de désarmer moralement dans leurs rapports réciproques, en même temps qu'ils réarment matériellement contre un adversaire indéterminé. Il ne s'écoulera peut-être pas plus de quelques semaines jusqu'à ce qu'un accord analogue à ceux qui ont été conclus avec la Bulgarie et l'Italie assure les Yougoslaves contre toute complication avec la Hongrie. Virtuellement, la chose est déjà faite. Existe-t-il encore un seul Etat sur notre Continent dont toutes les frontières soient garanties par une constellation politique aussi intégralement favorable?

Les difficultés *morales* subsistent à l'intérieur, car ni les Croates, ni les extrémistes de droite et l'opposition de gauche serbes ne sont gagnés au régime. Mais le prince Paul et M. Stoyadinovitch ont bien en mains les organes de l'exécutif, comme on l'a vu lors de l'affaire du Concordat, et personne ne saurait les renverser. Personne, car le nerf vital est complètement coupé à la résistance croate, depuis que toutes les puissances limitrophes, en faisant leur paix avec le gouvernement yougoslave, se sont engagées à laisser tomber M. Matchek ainsi que ses adhérents. Si le président du Conseil était un pan-Serbe à la vieille manière, il profiterait de l'occasion pour reprendre aux gens de Zagreb les concessions qu'il leur a déjà consenties; mais M. Stoyadinovitch a fait l'expérience que la souplesse et la douceur réussissent mieux que la brutalité; il tâchera donc de gagner la Croatie, maintenant plus que jamais, par une attitude conciliatrice et compréhensive. Quand Pierre II commencera son règne personnel, le 6 septembre 1941, il gouvernera, espérons-le, un Etat non plus désuni en lui-même et menacé sur tous ses confins, mais jouissant d'une paix solide au dedans comme au dehors.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

## National-socialisme

Jamais peuple n'a été harangué, enseigné, endoctriné autant que le peuple allemand sous le régime national-socialiste. On dit que l'Allemagne se transforme en un vaste camp militaire. On pourrait tout aussi bien affirmer qu'elle devient une école, et même une « église ».

Qu'on lise le discours, récemment prononcé par le Dr Goebbels lors de l'inauguration d'un de ces centres de rassemblement qui se créent, peu à peu, dans toutes les parties de l'Empire :

*Si nous ne cessons de rassembler le peuple autour de nous — proclame le ministre de la Propagande — c'est pour lui prêcher l'idéal qui fait du National-socialisme ce qu'il est. Comme l'Eglise prêche encore aujourd'hui les paroles d'il y a deux mille ans, ainsi nous proclamons toujours les mêmes idées... Les Eglises se plaignent d'avoir perdu le contact avec le peuple! C'est parce qu'elles ne savent plus lui parler! Un peuple qui a subi quatre années de guerre et quinze années de marxisme n'est plus apte à comprendre le bon Dieu des théologiens.*

*Il lui faut un christianisme actif, et il en trouve dans l'œuvre sociale de l'Etat, une réalisation meilleure que dans les discussions théologiques des Eglises confessionnelles. Nous nous réunissons donc pour nous expliquer. Nous sommes des directeurs de conscience politique (politische Seelsorger). Nous avons pour mission de prévenir et d'amoindrir les soucis qui pèsent sur l'âme de notre nation.*

*C'est ici que se révèle la noblesse de notre tâche. Le peuple doit trouver ici consolation et inspiration.*

*Ce lieu doit être une église politique, où pendant des dizaines d'années, pendant des siècles les hommes seront éduqués en vrais nationaux-socialistes.*

Dans un autre discours, le même Dr Goebbels annonce une lutte sans merci contre ceux qui voudraient considérer le national-socialisme comme un simple mouvement politique :

*Le parti — déclare-t-il — ne pourra jamais, sous peine de périr, abandonner son totalitarisme. Il ne peut renoncer à revendiquer pour l'Etat l'homme tout entier.*

*La politique et la vie quotidienne exigent des accommodements, mais les principes de la philosophie nationale-socialiste sont immuables. Ils doivent être respectés et rigoureusement suivis, en théorie et en pratique, aussi loin que faire se peut.*

De son côté, M. Rosenberg déclare :

*L'ère des confessions et des dynasties est morte.*

*L'avènement du national-socialisme marque le commencement d'une ère nouvelle : celle des peuples et des races.*

*On ne peut imposer à la jeunesse allemande l'obligation d'écouter ceux qui ont trahi le pays.*

*Autrefois on a construit des cathédrales. Aujourd'hui nous édifions nos grandes maisons nationales-socialistes. Le jour où les cloches de leurs beffrois sonneront, l'homme le plus simple se sentira rempli de fierté. Comme jadis les cathédrales, demain nos Edifices constitueront les témoins de pierre d'une grande époque. Ils seront les cathédrales de la communauté et de la race germaniques.*

A l'occasion de la consécration de « l'Eglise de la semaine », à Torgau (ancienne église transformée en « lieu sacré » du national-socialisme), et en d'autres occasions encore, le même Rosenberg a déclaré :

*Nous voulons respecter certaines valeurs léguées par le passé. Mais il convient d'éviter deux erreurs :*

1° *Il ne faut pas croire que le peuple allemand ait été asservi pendant des siècles par le christianisme sans lui opposer de résistance;*

2° *Il ne faut pas croire que le christianisme seul a fait des Germains une nation civilisée.*

*Le III<sup>e</sup> Reich doit liquider le passé dans trois domaines : celui de la métaphysique et de la religion, celui de la science, celui de la morale.*

*Dans tous ces domaines, à l'heure présente, des millions et des millions d'Allemands s'opposent aux arrogances des siècles écoulés...*

*L'Allemagne, peuple éternel, est au-dessus de toutes les Eglises, de toutes les confessions, de toutes les sectes. Nous devons en conclure que les institutions, de quelque nature qu'elles soient, qui prêchent contre les plus nobles forces de la nation, et qui s'opposent à leur réalisation, ces institutions ne peuvent plus avoir le droit d'élever notre jeunesse.*

*La jeunesse allemande doit être élevée par ceux qui ont sauvé l'Allemagne, et non pas par ceux qui l'ont abandonnée...*

Et pour conclure, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, l'orateur exprime sa conviction :

*Que la Cinquième Symphonie de Beethoven constitue une plus grande révélation divine que tout l'ensemble des livres de l'Ancien Testament.*

Ces théories ne sont pas des opinions isolées. Elles sont celles des chefs de l'Etat, et en voici la preuve. Dans son grand discours au Reichstag, le 30 janvier 1937, le Führer déclara ce qui suit :

*La caractéristique principale de la révolution nationale-socialiste réside dans le fait que le programme du parti proclame une transformation de toutes les conceptions existantes, ainsi que de toutes les institutions en vigueur. L'évolution actuelle implique un renouveau spirituel et matériel qu'aujourd'hui encore plus d'un retardataire n'accepte pas, parce qu'il dépasse l'horizon de ses conceptions et l'égoïsme de ses intérêts individuels.*

*Sous le rapport des principes, à la place du concept de l'individu, ou du concept d'Humanité, nous posons l'idée de Peuple; du Peuple issu du sang qui coule dans nos veines et du sol qui nous a vus naître.*

*Principe simple et gros de conséquences incalculables.*

*Pour la première fois peut-être dans l'histoire de l'humanité, on a proclamé dans ce pays que de tous les devoirs qui incombent à l'homme, le plus noble et le plus sacré consiste à maintenir la race qu'il tient de Dieu.*

*La plus grande révolution du national-socialisme a consisté à ouvrir à deux battants la porte de la Connaissance et à dévoiler la relativité de toutes les erreurs humaines, une seule chose faisant exception : l'importance du maintien du sang et de la race et, par là, de la nature que nous tenons de Dieu.*

*Des maux et des misères indicibles accablent l'humanité, parce que ces principes se sont perdus sous l'influence d'une lamentable demi-culture trop exclusivement intellectuelle.*

*Mais aujourd'hui des millions et des millions d'Allemands comprennent ces lois devenues évidentes à leurs yeux.*

*Ce qui n'était connu que de quelques prophètes ou de quelques intuitifs est devenu aujourd'hui une propriété de la science allemande.*

*Je le proclame ici devant l'avenir : de même que la connaissance de la rotation de la terre autour du soleil nous a valu une révolution dans notre conception de l'univers, de même la doctrine du Sang et de la Race, soutenue par le mouvement national-socialiste, provoquera une transvaluation de nos connaissances.*

*D'innombrables préjugés se dissipent. Des traditions regrettées s'atténuent, de vieux symboles se démodent. Du milieu de l'impuissance et de la division, dues à l'existence de dynasties, de philosophies, de religions et de partis surgit le peuple allemand portant haut l'étendard de son unité, symbole de la victoire du principe racial.*

*Comme résultats marquants de notre révolution, — poursuit le Führer, — je tiens à constater ce qui suit :*

1° *Il n'existe dans le peuple allemand qu'un seul représentant de la souveraineté, c'est le peuple lui-même;*

2° *La volonté de ce peuple trouve son expression dans le parti;*

3° *En conséquence, il n'existe qu'un seul détenteur du pouvoir législatif et un seul du pouvoir exécutif.*

*Cette régénération est la conséquence d'un principe de doctrine nationale-socialiste, et ce principe est le suivant : le sens et l'objet de toute pensée et de toute action humaine ne résident pas dans la création ou le maintien de systèmes ou de fonctions imaginés par le cerveau, mais dans la consolidation et le développement de cette entité instituée par la Providence, à savoir : le Peuple National.*

*C'est pourquoi la victoire du mouvement national-socialiste a pour résultat que le peuple, en tant qu'élément « qui est et reste » se trouve placé au-dessus de tout système, de toute organisation et de toute fonction...*

*Au point de vue juridique, il en résulte les conclusions suivantes :*

1° *La conception que le droit, comme tel, trouve en lui-même la justification de son existence est fautive;*

2° *La conception que le droit a pour objet d'assurer et de maintenir la protection de l'individu dans sa propre personne et dans les biens est également fautive.*

Autrefois entre ces deux conceptions erronées se glissait timidement la notion de l'intérêt supérieur de la communauté sous forme de raison d'Etat.

Mais la révolution nationale-socialiste a donné au droit et à la science juridique un point de départ clair et sans équivoque.

La vraie tâche de la Justice consiste à conserver et à défendre le Peuple contre tout élément qui se soustrait à ses obligations à l'égard de la communauté ou qui porte préjudice aux intérêts de celle dernière.

Dans le droit allemand la notion de Peuple prime la personne humaine et les biens matériels.

Quant à l'éducation, voici comment le Chef la conçoit :

Le développement de l'humanité — dit-il — veut qu'à partir d'un certain moment l'éducation de l'enfant soit enlevée aux soins de la famille pour être confiée à la communauté.

La révolution nationale-socialiste a rendu cette éducation indépendante de toute condition d'âge. Cela signifie que l'éducation de l'individu ne peut jamais prendre fin.

La tâche de la communauté nationale consiste à veiller à ce que l'enseignement soit toujours donné dans le sens des intérêts, c'est-à-dire de la conservation, du peuple entier. Nous ne saurions admettre qu'aucun moyen d'éducation soit soustrait à cette obligation.

La Jeunesse hitlérienne, le Service du Travail, le Parti, l'Armée, sont autant d'institutions au service de la formation du peuple. Le livre, le journal, la conférence, le théâtre, le film sont autant de moyens d'éducation.

Ce que la révolution nationale-socialiste a accompli dans ce domaine est prodigieux. Songez seulement à ceci : aujourd'hui, tout notre système d'éducation en Allemagne, y compris la presse, le théâtre, le film, la littérature, est formé et dirigé exclusivement par des citoyens allemands.

Ainsi, dans une circonstance des plus solennelles, s'exprime le Chef.

Ces extraits donnent une idée de la doctrine nationale-socialiste.

Dans les hautes sphères du parti, comme dans les rangs inférieurs, de nombreux adeptes s'efforcent de propager ces principes. Y a-t-il lieu de s'en émouvoir ?

Ainsi que l'écrit la *Semaine religieuse* de Genève : « Certains étrangers sont tentés de penser, le sourire aux lèvres : « On s'émue de ce qui est sérieux. On ne s'inquiète pas de calem-bredaines. »

» C'est fort bien, mais en Allemagne personne n'a envie de rire, car pour la grande majorité des Allemands les philippiques de Hitler et de Goebbels et les homélies de Rosenberg représentent la vérité même. »

Par contre, ceux qui se sentent visés par ces discours flamboyants, où la vérité coudoie les fantaisies les plus saugrenues, y voient avec terreur la menace d'un danger extrêmement grave. On veut mettre à la place des Eglises chrétiennes « les Eglises politiques du national-socialisme ». Sera-t-il encore permis, à l'avenir, de proclamer publiquement la Foi qui fut la bénédiction de nos peuples dans le passé, comme elle le sera dans le futur ?

De plus, l'esprit nouveau est la négation de toute culture vraiment humaine, et il est triste de voir tant de braves gens rester ignorants ou inertes, devant la monstrueuse évolution qui menace l'âme d'une grande et illustre nation.

Ce qui est plus grave encore, c'est d'en voir d'autres qui, par exaltation ou soif de nouveauté, se laissent prendre à ces mythologies, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles sont de redoutables duperies.

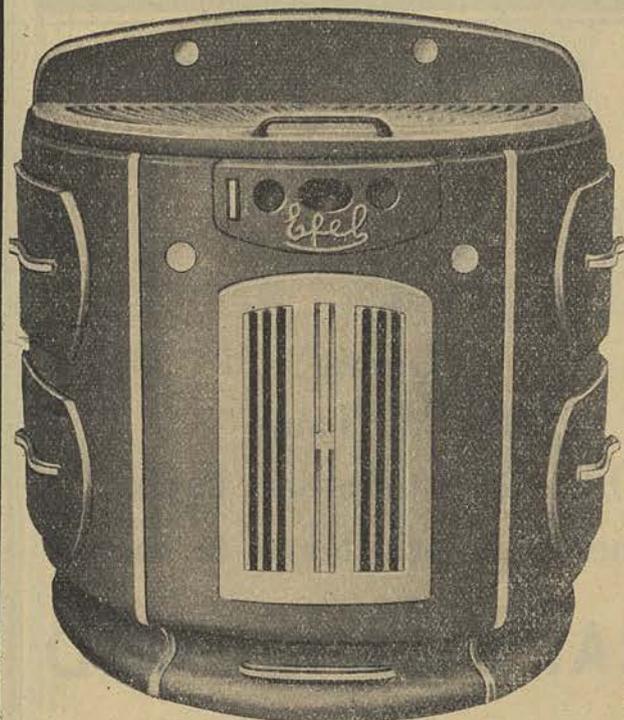
COMTE EUGÈNE DE GRUNNE.

## Une réalisation merveilleuse des FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



**Cuisinières**  
de la plus petite de ménage  
à l'installation la plus importante.

**KUPPERSBUSCH**  
SALLES D'EXPOSITION  
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, CONVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

## La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique  
Textile-Pepinster.

### Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés Fils gazés.

### Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements Bourrettes de soie. Fils fantaisies Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie

### Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour écolélastiques — Loden — Gabardines

### FILATURE et TISSAGE de JUTE PAPER-LINED BAGS GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS  
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zèle 22-24 et 193      Télégr. : Goossens-Zèle

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants  
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

### Filature de Laine Cardée Hauzeur-Gerard Fils VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton  
Fils fantaisies pour la robe

807

SOCIÉTÉ ANONYME

## IWAN SIMONIS

### VERVIERS

Maison fondée en 1680

Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

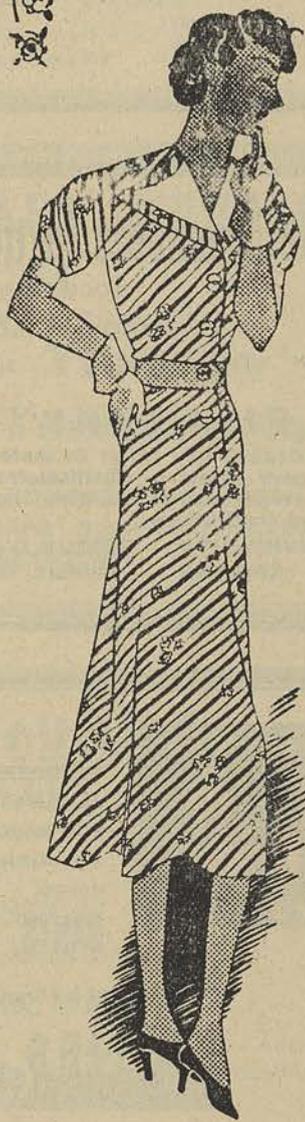
Laines pour tricoter à la main

## DRAPS DE BILLARD



*Vos jolies robes resteront fraîches,  
si vous les faites  
en Tobralco.*

*Un tissu garanti (\*) par Tootal.*



**C**HOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

*Nouveau prix :*

**fr. 19<sup>50</sup>**  
LE METRE  
Largeur 91/92cm

**(\*) LA GARANTIE TOOTAL :**

*Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.*

# TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

*C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.*

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

## JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

### I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

## GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

**VERVIERS**  
49 à 53, rue Tranchée  
Téléph. 156.20 (2 lignes)

**ANVERS**  
16, rue des Récollets  
Téléph. 202.23

## Établissements Charles SIX

### Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT  
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité  
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce  
Courtrai 48  
C. C. P. 5229

Téléphone 10245  
Adresse télégr.  
Charsix, Tournai

## APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1865

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus  
pour Communautés

## Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

### FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes  
pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie,  
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents  
et institutions

OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS  
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

## LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

## Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



## QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre  
climat exige des vêtements chauds.  
La chaleur de la laine est la plus  
saine.

### GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

## LAINES VESDRE

## TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

## Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe  
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe  
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —  
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des  
**MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX**

**LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE**  
(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931  
**PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ**

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

**OOO - Extra - Gruau**

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto  
Téléph. : Taminés 22

**Moulins " Métropole "**

Société anonyme

**Schooten-lez-Anvers**



**Farines de haute qualité**

Spécialité de farines supérieures

**OOO — EXTRA — GRUAU**

Nos sons, rebulets et remoulaiges se recommandent

Livraisons franco toute gare **Tél. Anvers 586.70 - 583.47**

**USINES TEXTILES D'EUPEN**

Société Anonyme

**Filature - - Tissage**  
**Apprêt & Teinturerie**

**FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES**  
**VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION**  
**ET ECCLÉSIASTIQUES**

**IMPORTATION DIRECTE**  
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,  
de Champagnes et de Liqueurs de marques

**Em. De Ridder-Laenen & Fils**

27, Grand'Place

**MALINES**

Maison fondée en 1854  
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269  
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuilleries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

**VIN DE MESSE**

**S. A. Neiryneck-Holvoet**

LENDELEDE

Téléphones : 983 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

**Filature et Tissage de Jute**

Tous genres sacs et toiles d'emballage

**Paper lined bags**

Spécialité : « **TEXROOF** », toile de jute bitumée. — Assure  
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,  
isolations, etc.

**VINS des COTEAUX de l'HARRACH**

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

**(Pères Blancs)**

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

**Edw. Moortgat-Meeus**

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohég. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

**COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN**

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

**VINS FINS**

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE  
PORTO en bouteilles et en cercles

**Vins Mousseux et Champagnes**

**Maurice VAN ASSCHE**

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge  
de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information

**BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES**  
Téléphone 33.73.52 *Reg. du Comm. 82356* *C. C. P. 52038*

**RECHERCHE** preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportu-  
nité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

**RENSEIGNE** en prévision d'associations ou commandites ; démasque les  
contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, sabo-  
teur, auteurs de divulgations ou menaces.

**CONTROLE** les agissements d'enfants prodigues ou dangereusement liés,  
d'intendants, gerants, caissiers, représentants, etc.

**ENQUÊTE** sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère  
conduits, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qu  
se justifie par la gravité de cet acte)

*Vingt-trois années de probité professionnelle justifient  
la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE*

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix  
à l'adresse suivante:

**Siroperie MEURENS, à Aubel**

**Sirop mélangé, marque POMONA**

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,  
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

**CHOCOLAT  
JOVENEAU**

**TOURNAI** Téléphones :  
10414-11076

Le chocolat à la tasse.

Le chocolat en bâtons.

PRALINES et BONBONS FINs en vrac  
et en boîtes de tous poids.

**LE LAIT "VITALY"**

Sauve les nourrissons,  
Favorise la croissance des en-  
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,  
Soutient les vieillards.

Entre-ten l'énergie des adultes,  
Amplifie l'endurance des sport-  
men,

Revitalise les malades,  
Soutient les vieillards.

**LAIT CRU, PUR ET SAIN**

étable indemne de tuberculose  
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

**Fabrique de Chicorée**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**Reine Astrid**

**M. QUARTIER**

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

**LA CROIX BLANCHE**

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-  
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'anti-  
douleur "LA CROIX BLANCHE,"  
trouve sa source dans la "synergie  
des composants", c'est-à-dire  
l'exaltation des propriétés parti-  
culières de chacun des ingrédients  
par leur association mutuelle.  
Grâce à elle chacun d'eux ap-  
porte à l'ensemble son effica-  
cité propre et pleine tout en n'y  
figurant qu'en dose très réduite  
d'où toxicité nulle, tolérance par-  
faite, absence de toute réaction  
secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas  
pour l'antidouleur "LA CROIX  
BLANCHE," qui compte aussi par-  
mi ses ingrédients un élément  
tonifiant, dont la présence a pour  
effet d'annihiler l'influence dépri-  
mante des éléments calmants de  
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-  
CHE," a maintenant plus de 35  
ans d'existence. Grâce à ses  
qualités réelles il a su conquérir  
la confiance des malades et  
s'imposer dans la majeure  
partie du monde civili-  
sés. Quiconque en a fait  
l'essai, continue à en faire  
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPPENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

**CHICOREES BOSSUT**

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

**PONT-A-CHIN** près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture  
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Registre du Commerce  
Charleroi : 8851

Compte Chèques Postaux  
122.177

**CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS  
Jacques GODEFROID**

**CHARLEROI**

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télégr. JAGODEFROID, Charleroi Téléphones : Direction 12322  
Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grands Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques  
— Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

**Neuhauss**  
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles  
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

**CADEAUX :**

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES  
Tél. 12.63.59

**L'Ecole Berlitz**

*n'enseigne que les*

**LANGUES VIVANTES**

*mais les enseigne BIEN*

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

**Etienne Van Oost**

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,  
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munautés religieuses et pour confections

**UNION CHARBONNIERE**  
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON  
CHEZ...

**"CHARPORT"**

Chantier Charbonnier du Port  
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,  
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir  
pu charbon de première qua-  
lité à un prix intéressant.



**Charbonnière Forestoise**  
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :  
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :  
34.477

Reg. du Commerce :  
71765

**- VENTE DIRECTE -**

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »  
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

**Sté A<sup>me</sup> FOURS A COKE**

de et à QUIÉVRAIN

**SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE**

Coke spécialement concassé pour chauffage central  
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de  
50 kilomètres

# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts  
par an en

## Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux  
rongeurs par :

**Aeroxon**  
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-  
tages incontestables no-  
tamment :

1. Inoffensif pour hom-  
mes et animaux domes-  
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800; AN. DES

## Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

## LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75  
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS  
A prix égal — Qualité supérieure  
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 =/ et notre parquet pliant  
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

## COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile l'emploi.

Spécialement recommandée pour écoles et pensionnats.

Notre programme de fabrication : Cire liquide, encaustique, cirage, Auto-Polish, etc...